

530 P. 42C

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

— 2 AVR. 1935

vendredi 29 mars 1935.
quinzième année, n° 1.

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM?

1935 15^e an.

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices du

CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Hamlet

Une nouvelle « Histoire de l'Eglise »

Les Enseignements de l'Histoire :

Feu la Marine Royale Belge

Un grand Belge : Charles de Lannoy, vice-roi de Naples

En quelques lignes...

Sainte-Croix-de-Jérusalem

La Provence romaine

Les idées et les faits; Chronique des Idées; La voix de nos Evêques; Lettre pastorale de
S. Exc. Mgr Coppieters, Mgr J. Schyrgens

Gaston COLLE

Lucien CERFAUX

Henry DE VOS

Vicomte Ch. TERLINDEN

* * *

Noële-Maurice DENIS

Robert BOULET

Jean-Jacques BROUSSON



Bruxelles, 57. rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉ EN 1898

SIEGES { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

CHARBONNAGES

DU EV &

Bois-du-Luc

VOL : La Louvière 25.

Charbons (1. Galletteries, tout-venants de toute composition, charbons lavés : (tête de moineaux 30/60, braisettes 20/30, noisettes 10/20), pour foyers domestiques et forges. — 2. Menus grainaux, poussières pour usages industriels.

Gros coke mi-lavé, pour métallurgie, fonderie, cimenterie, brasserie et malterie, séchoirs de chicorées.

Petit coke mi-lavé concassé pour chauffage central.

Sous-produits, sulfate d'ammoniaque pour l'agriculture, benzol, goudron.

ANTHRALUC

ANTHRAHITE ARTIFICIEL ÉCONOMIQUE

Le dernier perfectionnement en combustible domestique
Donne à poids égal beaucoup plus de chaleur que tous autres combustibles.

Supprime le gaspillage de calories dans la cheminée en demandant le moins d'air à la grille.

ADET

SOCIÉTÉ ANONYME
119, rue Josaphat
BRUXELLES - III

Téléphone : 15.79.95.

Gros — Demi-gros — Détail

Tous les Vins . . .

Tous les Apéritifs

Tous les Spiritueux

Tous
les Champagnes

Importateurs :

ADET-SEWARD-COGNAC
Le Cognac de grande classe.

JOSEPH DE PONTAUD — BORDEAUX
Vins fins de la Gironde — Rhums.

GAUDRAP & Co — BORDEAUX
Vins de liqueur — Armagnac.

CAVES NUITONNES — NUITS ST-GEORGES
Vins fins de Bourgogne.

LOUIS JADOT — BEAUNE
Marc de Bourgogne — Grand cru.

Succursales à Bruxelles :

Maison WODON : 18, avenue Livingstone, tél. 12.18.69.
Maison WODON : 58-59, rue de l'Aqueduc, tél. 43.04.93.
Maison WODON : 326, avenue Louise, tél. 48.41.86.
A la Vieille Vigne (A. JASPERS) : 163, chaussée de Haecht, tél. 17.30.03.

SOMMAIRE

Hamlet

Une nouvelle « Histoire de l'Église »

Les Enseignements de l'Hisbire : Feu la Marine Royale Belge

Un grand Belge : Charles de Lannoy, vice-roi de Naples

En quelques lignes...

Sainte-Croix-de-Jusalem

La Provence romane

Les idées et les faits : Chronique des idées : La voix de nos Évêques : Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Coppieters, Mgr J. Schyrgens.

Gaston COLLE

Lucien CÉRFAUX

Henry DE VOS

Vicomte Ch. TERLINDEN

- - -

Noële-Maurice DENIS

Robert BOULET

Jean-Jacques BROUSSON

La Semaine

Notre quinzième année... En jetat, en ce jour anniversaire, un regard sur le chemin parcouru, on ne peut que remercier Dieu qui daigna bénir les efforts d'un apostolat intellectuel entrepris uniquement pour qu'Il soit mieux connu et davantage aimé.

Ce que nous voulons? Montrer qu le catholicisme s'intéresse à tout et que rien de ce qui est humain ne peut rester étranger à l'intelligence catholique. La vérité catholique enrichit et élargit. Loin de limiter et de restreindre, elle ouvre le compas et rend audacieux. Sûre de son point d'appui, elle ne tenterait-elle pas de soulever le monde? La certitude sur l'essentiel justifie sa grande hardiesse dans l'immense domaine du secondaire.

Quand nous nous interrogeons — à un anniversaire est une occasion tout indiquée par un retour sur soi-même — à la question: pourquoi cette *Revue catholique des idées et des faits*? la réponse nous semble claire et nette: pour donner à l'élite catholique, à l'*intelligentzia* catholique chaque semaine, non pas des études de haute science pour spécialistes, mais des pages de culture générale, des articles sur les problèmes de l'heure, des vues sur les questions actuelles. Intéresser l'esprit catholique à tout, lui faire envisager toute chose sous un éclairage catholique, montrer que, seul, le catholicisme complète et parfait les vérités partielles et les beautés fragmentaires que l'on trouve en dehors de lui.

Convaincus que nous vivons une des grandes heures de l'histoire, la naissance d'un monde nouveau; convaincus que la marée a tourné, que le flot qui importait notre civilisation vers l'abîme a changé de sens et qu'en résulte, pour l'Église, une occasion magnifique d'informer le nouveau Occident qui s'éloignait d'Elle; convaincus que pour rendre au catholicisme, dans cette société nouvelle en gestation, la place qui lui revient, les catholiques ont à changer, mal de leurs habitudes, nous nous appliquons, ici, à montrer à l'élite catholique, combien l'essentiel est l'essentiel — si on le dit ainsi parler; combien le Christ, la grâce du Christ, la charité du Christ, la vie du Christ dans son Église sont l'âme même de l'œuvre rédemptrice qui a fait des hommes les enfants de Dieu, les frères de Jésus... Ce divin dans l'Église, on ne l'exaltera jamais assez. On ne appellera jamais assez aux croyants et aux incrédules que l'essentiel du catholicisme est là. C'est cela, seul, qui pourra sauver l'Europe, si l'Europe doit être sauvée. C'est cela qui fera les Églises chrétiennes, si jamais, comme nous l'espérons ardemment, tous ceux qui se réclament du nom de chrétien doivent un jour se réunir, nouveau dans un seul troupeau conduit par le successeur de Pierre, le Vicaire du Christ ici-bas.

Et nous croyons, en cette heure grande de l'histoire de l'humanité, au milieu des ténèbres de tant de fratricides, alors que les assises même de notre civilisation paraissent ébranlées, nous croyons que l'élite catholique doit aller à l'avant, égarés, aux ignorants, aux adversaires, ennemis, avec une charité brûlante, une grande compréhension, une indulgence infinie, une bonté aussi accueillante que possible. Il nous faut, qu'à l'heure actuelle, l'étroues, le sectarisme, le fanatisme, toutes ses formes sont particulièrement nuisants. Le monde souffre et cherche à se soustraire à l'expérience en souhaitant ardemment qu'elle réussisse à nous éviter pire et à nous sortir du pétrin. tâtons, dans la doute, une issue vers l'avenir.

nous, catholiques, la Voie, la Vérité et la Vie. Montrons-les, avec toutes les prévenances d'une immense pitié et d'une charité — car c'est toujours à ce mot-là qu'il faut revenir — plus grande encore, montrons-les à ces foules qui ont oublié, avec le nom de leur Sauveur, leur véritable destinée. Quand on réfléchit sur les génératrices de la déchristianisation de l'Europe contemporaine, quand on s'est heurté souvent à l'incroyable ignorance où en sont arrivées ses pauvres victimes, il semble que le vieil état d'esprit transmis par ceux qui luttèrent, avec le plus grand mérite d'ailleurs, contre les « anticléricaux » d'hier et d'avant-hier, n'est plus celui qu'il faut pour reconquérir au Christ ceux que l'apostasie de l'Europe a éloignés de Lui. Les luttes du passé ne portaient-elles pas souvent sur le secondaire ou l'humain? La détresse actuelle d'un monde qui finit demande une apologétique renouvelée, l'apologétique directe du don de Dieu: le Christ Jésus. C'est à cette apologétique-là que, dans la faible mesure de nos modestes moyens, nous n'avons cessé de travailler depuis quatorze ans et nous ne cesserons de nous dévouer de notre mieux. Merci aux nombreux amis qui nous soutiennent depuis les débuts dans cette œuvre d'apostolat intellectuel. Merci à ceux qui se sont joints à eux en cours de route. Qu'ils veuillent bien nous continuer leur confiance et leur appui. Qu'ils n'oublient pas que le meilleur moyen de nous aider, c'est de nous faire connaître et de nous procurer de nouveaux abonnés. Et pourquoi l'un ou l'autre n'imiterait-il pas — serait-ce de loin — ce cher et généreux ami qui, depuis de nombreuses années déjà, abonne à la *Revue catholique*, à ses frais, 150 intellectuels belges indifférents ou incroyants?...

La Belgique, terre d'expérience!... Nous voilà donc partis pour l'aventure. Le gouvernement van Zeeland va tenter l'économie dirigée, la monnaie dirigée, bref, cet ensemble de prescriptions et de restrictions qui tendent à stabiliser par l'instabilité. Il n'y a qu'à en prendre son parti. Le jeune Premier Ministre a — dit-on — un plan audacieux. Il n'y a qu'à lui faire confiance, une confiance assez résignée, car comment se défendre contre certaines appréhensions... d'utopisme et de « chimérisme »? Mais l'heure est grave. Il faut reconnaître que les deux gouvernements précédents ont, en fin de compte et malgré de l'utile besogne, échoué... Si nous en sommes à la tripartite, c'est surtout à eux que nous le devons. Certes, les circonstances étaient difficiles: la crise économique, la chute de la Livre sterling, etc.. M. van Zeeland a déjà été ministre. Son plan, il doit en avoir parlé, alors, à ses collègues... Sans doute ne les a-t-il pas convaincus. Depuis, la pression des événements s'est accentuée, les... « plans », si on peut dire, des gouvernements précédents se sont révélés insuffisants et inefficaces, et le Roi, après avoir consulté beaucoup de monde, a chargé M. van Zeeland de former un gouvernement qui essayerait le plan du nouveau Premier Ministre. Ce plan, accepté par les chefs des trois partis politiques, nous le connaissons bientôt et il n'y aura plus, alors, qu'à se soumettre à l'expérience en souhaitant ardemment qu'elle réussisse à nous éviter pire et à nous sortir du pétrin. A l'heure où paraîtront ces lignes, le franc — nous assurons —

— aura été dévalué. Et il paraîtrait que son amputation — mettons sa « manipulation » — ne serait pas la seule. Notre monnaie deviendrait flottante comme la Livre. Un jeune économiste de l'école américaine nous expliquait, l'autre jour, que c'est là le fin du fin. A l'en croire, le règne de l'or serait fini. Parlez-nous d'un index mondial qui assurerait à la monnaie une certaine fixité dans son pouvoir d'achat... C'est la stabilité par l'instabilité dont nous parlions à l'instant. Nous laisserons cela aux experts, aux techniciens, aux distingués économistes, encore que toutes ces « compétences » se soient tellement trompées depuis quinze ans qu'on ne peut que rester sceptiques...

* * *

En route donc pour l'aventure, avec une équipe assez singulière d'ailleurs. Va pour les citoyens Vandervelde, Soudan et Delattre. Mais de Man et Spaak ! L'homme du Plan, rien que le Plan, tout le Plan ! Et à ses côtés, le plus remuant, le plus fort en g... des parlementaires belges, l'enfant terrible du parti, le révolutionnaire, le communiste, l'extrémiste dont l'intransigeance attirait les éléments les plus violents, le partisan de la grève générale et de l'action directe, l'ennemi acharné de la société bourgeoise... Le voilà ministre... comme Rabagas!...

Oui, en route pour l'aventure, avec la nécessité — étant donnée la gravité du moment — pour tous les bons citoyens, d'aider à la manœuvre tout en gardant les yeux bien ouverts. Le problème n'est que trop clair. L'Europe, surtout l'Angleterre et aussi l'industrielle Belgique, travaillait pour le monde entier. Ce monde s'est habitué et s'habitue de plus en plus à travailler pour lui-même et à se passer de l'industrie européenne. Dans son petit livre très intéressant, *La Crise de l'Europe*, M. André Siegfried montre fort bien d'où vient l'Europe :

Dans ce système, qui se disloque maintenant sous nos yeux, l'Europe était devenue l'usine de la planète, le fournisseur privilégié et à vrai dire unique de tous les articles manufacturés consommés dans le monde. Une double interdépendance s'était développée de ce fait, si évident qu'elle ne pouvait échapper à l'observation, même la plus superficielle : le monde extraeuropéen dépendait du vieux continent pour ses articles ouvrés, ses capitaux, ses techniciens ; l'Europe dépendait du reste de la planète pour une part croissante des aliments et matières premières qui lui étaient nécessaires, et cela d'autant plus que son industrie se développait davantage, que sa population devenait plus nombreuse et, en augmentant, s'urbanisait. A mesure que le système se perfectionnait, le vieux continent tendait à ne plus réaliser son équilibre économique qu'en dehors de lui-même, par un mécanisme d'échanges compliqué, savant et délicat comme un jeu d'horlogerie. Mais cet équilibre, encore qu'il eut tendance à devenir de plus en plus fragile, n'en était pas moins efficace et réel : le système, qui ne s'en souciait, fonctionnait.

Cela est fini et la fin du système nous affecte surtout, nous Belges, le pays le plus peuplé de la terre. Comment continuer à nourrir les 8,000,000 d'habitants accumulés sur notre petit territoire, si ces millions de travailleurs ne trouvent plus pour qui travailler ? Voilà ce qu'un Plan doit résoudre. Le Plan de Man n'était qu'une manœuvre d'un marxisme aux abois, manœuvre autour de laquelle on a su d'ailleurs, très habilement, créer une mystique. Qu'est le Plan van Zeeland ? Il faut croire que sur certains points essentiels il fournit aux socialistes la possibilité de collaborer efficacement au bien commun puisqu'ils se sont décidés à le soutenir. Tant mieux si par cette collaboration l'intérêt général se trouve servi. Mais... que veut M. van Zeeland?...

Il a écrit dernièrement :

Alors que l'on essaie de galvaniser l'opinion par des mystiques d'ordre économique, où le vrai et le faux se mêlent étrangement, rappelez-vous que l'on ne détourne pas une force en mouvement par une attitude critique ou négative, mais qu'on en triomphe en lui opposant, dans l'ordre de l'action, une force plus grande, emprun-

tant à une conception plus juste, plus élevée et plus sûre, une puissance supérieure.

La mystique planiste, il se l'est associée en s'adjoignant l'auteur même du Plan du travail et en le chargeant des travaux publics et de la résorption du chômage, pièces maîtresses des déclamations planistes. Mais quelle force M. van Zeeland saura-t-il susciter pour que ses compatriotes soutiennent son effort ? Parlera-t-il mieux au pays que ne l'ont fait les deux gouvernements précédents ? Arrivera-t-il à galvaniser l'opinion, à susciter le dynamisme nécessaire ? Que l'expérience qu'il va tenter soit très grave, il est certes le dernier à en douter, lui qui a dit, récemment :

Nous sommes un petit pays. Notre action est certes importante ; elle est énorme par rapport aux éléments naturels dont nous disposons ; cependant, elle reste limitée. Nous n'avons pas la faculté de nous tromper. Toute erreur grave risquerait bientôt d'être pour nous mortelle. Que de grands pays, comme les Etats-Unis, se paient le luxe d'expériences à lointaine portée et à rendement incertain, ils le peuvent sans risquer l'essentiel. Nous pas. Nous devons donc montrer une vigilance particulière et ne recourir qu'à des méthodes éprouvées. Mais cette prudence ne signifie point inertie, au contraire. Plus que quiconque, nous devons nous mettre à l'affût de toutes les possibilités que nous offrent les circonstances.

Attendons donc et souhaitons à celui qui a pris le commandement de la manœuvre, pleine et entière réussite. Souhaitons-lui surtout, une volonté bien trempée. S'il est vraiment un chef, il est possible que sa tentative réussisse. Oh ! il n'a pas bonne presse le nouveau Premier Ministre. Les critiques vont leur train. Avant même de connaître son programme, son « plan », on l'attaque vivement. On a grand tort, car il représente la « chance » d'une solution...

Pour ne pas gêner la manœuvre, nous renonçons à tout commentaire au sujet de la composition du gouvernement, des concours refusés et donnés, des personnalités en cause, de l'attribution des portefeuilles, des influences parlementaires, etc., etc. Il y aurait pourtant bien des choses à dire et bien des réserves à faire...

Quant aux critiques de certaines personnalités, sont-elles pertinentes ? Hier encore ces « opposants » avaient les mains sur les leviers de commande et ils se sont révélés incapables d'éviter au pays la situation devant laquelle se trouve, aujourd'hui, M. van Zeeland et son équipe...

* * *

Comme toile de fond au Plan van Zeeland, donnons l'opinion du Premier Ministre sur le régime capitaliste, exprimée, dernièrement, dans une conférence à des industriels :

Non, le régime sous lequel nous vivons n'est ni un régime pourri, ni un régime condamné. Il suffit d'ailleurs de faire un simple retour sur soi-même ; il ne faut pas être bien vieux pour se rappeler les conditions de vie de la masse, telles qu'elles étaient il y a une génération, et les comparer à celles dans lesquelles elle vit en ce moment-ci ; pour ceux qui n'ont pas la mémoire trop courte, il serait difficile de nier le progrès réalisé dans les conditions matérielles de la majorité des citoyens.

Mais tout en confirmant la justesse des fondements sur lesquels notre civilisation repose en ce moment — comme la propriété privée, le capital, le salariat — l'encyclique Quadragesimo Anno insiste sur les changements profonds qui sont intervenus, depuis une trentaine d'années, dans le régime capitaliste lui-même — tels que la destruction partielle de la libre concurrence par son fonctionnement même, l'établissement de monopoles de fait, la distinction effective, dans l'ordre économique, entre la propriété et la puissance, etc. — Qu'il s'agisse là d'une évolution nécessaire, entraînée par l'application de lois économiques ou de fautes commises par les hommes, ou encore de circonstances nouvelles, nées soit à cause, soit en dépit de l'action humaine, peu importe. Le fait est là ; il faut en tenir compte.

HAMLET (1)

Je me permettrai de vous rappeler d'abord, en deux mots, le sujet. Hamlet, prince de Danemark, après la mort du roi son père, et le remariage de sa mère avec Claudius, le frère du roi défunt, s'abandonne à la mélancolie. Par une froide nuit d'hiver, sur la terrasse d'Elseleur, il voit le spectre du vieux roi qui lui révèle qu'il fut assassiné par Claudius, avec la complicité de la reine, et qui ordonne à Hamlet de le venger. Bouleversé jusqu'au fond et jusqu'au tréfonds de son âme, Hamlet s'abîme alors dans des tristesses infinies. A partir de cette nuit-là sa conversation devient un mélange inouï de folie et de sagesse qui jette l'effroi autour de lui. Quant à la mission vengesse qu'il a acceptée d'abord, il semble hésiter ensuite et tergiverser. Cependant il institue et poursuit patiemment une enquête, ingénieuse et tragique comme celle d'Édipe, sur la véracité des révélation qu'il a reçues. Pleinement édifié enfin et convaincu, il retarde encore l'exécution de sa promesse. Il ne tue son oncle qu'après avoir découvert, à deux reprises, le dessein criminel du roi et le faire assassiner lui-même traîtreusement. Il périt d'ailleurs par la perfidie royale, au moment même où il la punit.

Voilà le canevas de la grande tragédie. Il est bien sec, mais je n'ai voulu qu'« allumer ma lanterne ». Ce que je vous en dis ne doit servir qu'à éclairer la suite.

Au reste, je ne me propose de vous parler que du personnage même d'Hamlet. Tout est beau dans la tragédie d'*Hamlet*, mais c'est par le personnage d'Hamlet surtout qu'elle est divine, hors de pair selon moi, je vous l'ai déjà dit avec les *Dialogues* de Platon et le *Poème* de Dante. Vous devez trouver superlatif dans mes admirations. Eh bien! vous êtes injustes. Je ne parle ainsi de mes écrivains préférés que parce que je les choisis si grands. Non point par snobisme, je vous en prie, mais pour une raison très simple : parce que la vie est brève. Après avoir tant lu, je me suis aperçu qu'on n'a pas seulement le temps de lire, dans le texte, les sept ou huit plus beaux livres qui existent. Pourquoi lirait-on d'abord les autres? J'entends bien qu'avec les auteurs du second ordre, on est « de plain-pied », comme dit Jules Lemaitre. Mais c'est justement ce que je ne veux pas. Une lecture est un tête-à-tête assidu. Je ne tiens pas à me trouver tête-à-tête durant des semaines, en mon cabinet, avec quelqu'un qui n'en sait pas beaucoup plus long que moi-même. Ah! ils m'ennuient vite, les gens comme moi. Pour me retenir si longtemps, seul, il faut qu'on m'émerveille et qu'on m'étonne par toutes sortes de beaux secrets, c'est-à-dire par une très grande supériorité sur moi. Qu'y a-t-il là, je vous prie, de si déraisonnable?

Mais pour en revenir au prince Hamlet, ce que j'ai donc essayé de savoir, afin d'avoir le plaisir de vous l'expliquer, c'est le secret de son charme. Tout ce qui est aimable n'est que trop mystérieux. Pourquoi donc, lui, me paraît-il aimable? Depuis le lever de rideau où on le voit pour la première fois, assis au milieu de toute la cour, seul en deuil, comme l'âge même de la mélancolie,

jusqu'à son trépas au dernier acte, pourquoi, à travers tout son drame, toute mon âme le suit-elle avec un intérêt si passionné? Qu'y a-t-il, dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait, qui me fascine à ce point? Tout est très beau, tout est parfait dans cette tragédie, mais du moment qu'Hamlet est absent de la scène, je me sens malheureux. Je languis dans l'attente de le voir revenir, et le cœur me bat chaque fois que sa silhouette reparait au fond de la galerie gothique où il aime à se promener, rêvant ou lisant — encore qu'il ne trouve dans les livres, comme il le dit si amèrement, rien que des mots, des mots, des mots... Oui, vraiment, je ferais un reproche, si je l'osais, au chef-d'œuvre de Shakespeare : c'est que le prince Hamlet n'y est pas en scène perpétuellement. L'*Évangile* est le seul livre où l'on n'éprouve pas ce genre de souffrance, et c'est une des raisons pourquoi c'est le plus parfait des livres : dans l'*Évangile*, à toutes les pages, à toutes les lignes, Celui qu'on aime est là.

Le rapprochement que je viens de faire est plus naturel que vous ne pourriez le croire. Je n'aurais pas beaucoup de peine à vous signaler, dans mon cher Hamlet, d'étranges ressemblances, parfois, avec « le plus beau des enfants des hommes ». J'ai d'ailleurs remarqué depuis longtemps que les personnes absolument transcendantes, soit réelles, soit créées par le génie, rappellent presque toutes — oh! par éclairs seulement, mais souvent d'une manière frappante, et dans d'étonnantes particularités — le personnage divin des Évangiles. Tenez, laissez-moi risquer un seul exemple de cela, choisi dans notre tragédie. Prenons une des dernières scènes, celle que j'appellerais, si vous voulez, le Gethsémani d'Hamlet. Rappelez-vous le récit sacré : le mystérieux soupir de Jésus : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » — puis, au moment où la troupe armée s'avance, l'offre que font les disciples de résister : « Seigneur, nous avons deux épées... » et l'hésitation du Christ, un court instant, puis le refus : « Non, laissez! Celui qui se sert du glaive périra par le glaive. Ce qui va arriver est annoncé par les Écritures, il faut qu'elles s'accomplissent... Allons! »

Voici maintenant la scène d'Hamlet. C'est au moment où on lui annonce que la Cour approche, avec le traître en tête, qui vient amicalement inviter Hamlet à ce duel d'apparence anodine mais où il doit périr par la pointe frauduleusement empoisonnée d'un fleuret.

HAMLET. — *Vous ne sauriez croire, Horatio, quel immense poids de tristesse je sens depuis un instant sur mon cœur. Un vain pressentiment sans doute? de quoi troubler une femme...*

HORATIO. — *N'allez pas, Seigneur! J'irai plutôt prévenir la Cour que vous n'êtes pas bien disposé en ce moment.*

HAMLET. — *Non, Horatio, non. Même un pauvre passereau ne tombe pas sans quelque volonté de la Providence. Il n'arrive que ce qui doit arriver. Non, allons! Laissez, laissez...*

C'est très délicat, assurément, ce que j'essaye de vous faire sentir là. Tout de même, il me semble que ce n'est pas moi qui invente les secrètes et émouvantes concordances que j'entends résonner là-dessous.

(1) Conférence prononcée à l'École de sciences philosophiques et religieuses de l'Institut Saint-Louis à Bruxelles.

L'impression m'en est venue peut-être parce que Shakespeare me paraît bien s'être formellement proposé, en écrivant sa tragédie, de créer un homme, le plus grand et le plus aimable que son génie pût concevoir et former, l'homme idéal, un profane *fils de l'homme*, si j'ose dire, mais le plus parfait possible, et par conséquent le plus proche du divin. Il me semble même que ç'a été là son principal dessein, de ciseler pour notre admiration, en y épuisant tout son art, un incomparable joyau d'humanité, et de le faire étinceler, jeter tous ses feux, sur le velours du plus sombre des drames.

* * *

Je n'ignore pas que cette manière de comprendre le personnage d'Hamlet s'écarte de l'opinion traditionnelle. Depuis Goethe surtout, il est généralement admis que l'intention de Shakespeare, dans toute la tragédie d'Hamlet, a été — c'est la formule même de Goethe — de peindre un grand acte imposé à une âme qui n'est pas assez forte pour l'accomplir. De nos jours, un docteur hollandais est venu confirmer la thèse de Goethe en diagnostiquant chez Hamlet une neurasthénie bien caractérisée. C'est, dit-il, un *melancholicus cholericus*. « Représentez-vous donc, nous dit-on, cet être débile. On lui demande non pas l'impossible en soi, mais ce qui est impossible à lui. Aussi voyez comme il s'agit, se tourne, se tourmente, avance, recule, se ramenant sans cesse lui-même à son but, puis de nouveau finissant par le perdre de vue, sans pouvoir jamais trouver le calme et la décision (1). »

Telle est, je crois, l'opinion courante. Je ne puis pas la partager. Je proposerais, en toute humilité d'ailleurs, de substituer à la formule de Goethe la formule que voici : ce que Shakespeare a voulu peindre, c'est un être supérieur, à qui est imposée une tâche trop au-dessous de lui. Et je dirais à mon tour : « Représentez-vous un être beau, pur, noble, pensif, de vaste et profond intellect. On lui demande d'accomplir un brutal assassinat. Que vous en semble? Je dis qu'avant de fondre sur sa proie, il décrira, comme un aigle, de grands cercles dans les cieux ». Mon Dieu, je ne suis pas Hamlet, mais enfin je ne suis pas une brute, je suis même un peu philosophe — et cela étant, supposez que par un beau soir, pendant que je suis assis à la terrasse de ma maison, à la campagne, rêvant aux constellations, à la lune qui monte doucement dans les arbres, un spectre de ma connaissance vienne m'intimer l'ordre d'assassiner l'un de mes proches, ou seulement de mes amis : eh bien, je pense qu'avant de passer à l'acte je ferais aussi plusieurs fois de suite le tour de mon jardin. Je vous dis ces choses en termes un peu familiers, mais c'est vrai tout de même!

Aussi bien, songez un peu à ce qui arrête Hamlet, à ce qui le fait hésiter. C'est, d'abord, qu'il doute de l'authenticité du spectre qu'il a vu sur la terrasse d'Elseneur. Il a bien raison d'en douter, il a mille fois raison. Ce n'était qu'un papillon de nuit peut-être, comme il y en a tant, et de si étranges, faits pour troubler l'œil de notre esprit. Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel que n'en rêve notre philosophie. Hamlet fait d'ailleurs cette réflexion judicieuse : « L'esprit que j'ai vu peut être le diable; le diable a le pouvoir d'assumer quelquefois des formes séduisantes. » C'est là, si je ne me trompe, d'excellente et prudente théologie.

Et sans doute, après avoir découvert que le spectre a du moins dit la vérité, que l'usurpateur Claudius a réellement assassiné le vieux roi, Hamlet hésite encore. Mais qu'y a-t-il là de si étonnant? Hamlet était-il décidément sûr, pour cela, qu'il lui fût permis, surtout qu'il fût obligé de tuer? En vérité, peut-on être assez sûr de rien en ce monde pour oser tuer un homme? Pour Hamlet, remarquez cela bien, les châtiments de la vie future étaient une réalité, ou du moins une grande et redoutable question. Rappelez-

(1) Wilhelm Meister.

vous le célèbre monologue où il médite si profondément sur ces choses :

To be or not to be, that is the question...

« Etre ou n'être pas! Mourir, mais après? Mourir, c'est dormir. Mais c'est rêver peut-être! Et quels pourront être ces autres rêves que nous ferons, après que nous aurons dévidé l'écheveau embrouillé de nos rêves terrestres? » Voilà en effet ce qui nous arrête et nous fait hésiter dans chacune de nos actions. C'est Hamlet lui-même qui le dit, en propres termes, ou plutôt dans son beau langage : « La crainte de quelque chose après la mort, la contrée inconnue d'où aucun voyageur ne revient jamais, voilà ce qui trouble et paralyse notre volonté. C'est par là que les belles couleurs de la résolution se flétrissent sous la pâleur malade de la pensée... »

Bref, ce qui arrête Hamlet c'est en somme tout ce qui le devait arrêter, s'il était, comme je le soutiens, un homme supérieur, ou même simplement quelqu'un pour qui le monde spirituel et moral existe. Et voyez comme il s'y prend pour dénouer la situation. Cela aussi est très significatif. Il attend, quoi? Tout juste le moment où sa propre vie est menacée par l'usurpateur, où il le surprend en flagrant délit de trahison, et où il est lui-même évidemment en état de légitime défense. Alors il plonge son fleuret dans le cœur du roi, avec une fougue sauvage, mais en frissonnant encore d'horreur.

Décidément, je crois que mon interprétation l'emporte sur l'opinion traditionnelle. On me dit que Tourguéniev a fait une série de conférences où il essaye de démontrer qu'Hamlet tarde à assassiner son oncle uniquement parce que Hamlet est un être intelligent et cultivé. Au fond, je ne dis pas autre chose. Tourguéniev aurait pu ajouter que si Hamlet avait tué tout de suite, il n'y aurait pas eu une tragédie en cinq actes, il n'y aurait même pas eu de tragédie du tout. J'ignore, d'ailleurs, si le critique russe n'a pas aussi songé à cela; on ne peut plus se procurer le texte de ces conférences qui, pourtant, je crois, ont été publiées en leur temps.

Mais je reviens à ma question : comment Shakespeare a-t-il fait, de quoi a-t-il fait Hamlet, pour le créer si beau?

I

Pour commencer, il lui a donné l'extrême délicatesse du sentiment.

Ne souriez pas de ce que je vais dire, comme de quelque chose de trop simple. C'est au contraire quelque chose de très compliqué, très fin à saisir, mais singulièrement probant, si on l'entend bien. Je voulais donc dire que cette exquise délicatesse de sentiment que je remarque en Hamlet, on pourrait la démontrer d'abord par la violente passion d'amour qu'il a pour son père. Aimer si profondément son père, d'un tel amour, et, je le répète, d'un amour-passion, c'est une chose peu commune, et c'est un sûr indice d'une extraordinaire délicatesse, d'une très rare élévation de sentiment.

Ceci vous choquera peut-être : je n'en dirais pas autant de l'amour qu'on porte à sa mère. C'est plus commun, cela, parce que c'est plus instinctif, ou plutôt et plus exactement, c'est plus intéressé. On aime sa mère, le plus souvent, pour le bien qu'elle nous a fait. Il suffit, pour aimer sa mère, d'avoir un peu de mémoire — et de n'être pas un monstre. Cet amour-là n'est que le naturel souvenir de tendresses infinies. C'est une forme de la reconnaissance, et c'est très bien, mais enfin être reconnaissant c'est toujours, au fond, un peu, s'aimer soi-même.

On aime son père, quand on l'aime, tout autrement. Ce qu'il a fait pour nous nous était moins sensible, trop général, presque

abstrait. Ses enfants sentaient vaguement, certes, que tout leur bien-être dépendait de lui; encore ne pouvaient-ils jamais savoir très bien dans quelle mesure il agissait pour lui-même ou pour eux. S'il arrive pourtant qu'ils l'aiment par reconnaissance, on pourrait dire déjà qu'ils ont donc été particulièrement attentifs à son dévouement, et ont cherché presque librement leur raison d'aimer. Mais en fait, généralement, on aime son père moins par reconnaissance que par amitié. Je veux dire qu'on l'aime d'une manière désintéressée, pour lui-même, pour ses qualités, sa droiture, son intelligence, son courage, pour tout ce qu'on a pu apercevoir en lui de noblesse et de perfection. Or, savoir aimer ainsi, et jusqu'à la passion, jusqu'à l'exaltation et jusqu'au paroxysme, vous sentez bien que c'est tout autre chose, cela, que c'est une très grande chose.

Je dis que ce n'est donc pas, dans Hamlet, un trait de caractère simplement touchant, mais une éblouissante beauté, cet extraordinaire amour qu'il a pour son père ces regrets inouïs, et cette mélancolie merveilleuse qui est sortie de là, cette merveille unique de mélancolie, qui alla s'approfondissant et s'élargissant toujours, comme un fleuve grossi de toutes nos différentes sources de larmes, jusqu'à devenir le plus ample, le plus universel, le plus magnifique flot de tristesse qu'ait épanché et roué jamais la pensée humaine.

Et si sincère! Il est ombrageux à ce regard jusqu'au malentendu. La reine, essayant de le consoler, et lui ayant fait avouer à lui-même qu'après tout la perte d'un père est une chose naturelle, ordinaire, lui demande pourquoi, alors, son deuil revêt une forme et des apparences si excessives, comme pour quelque chose d'exceptionnel. Elle ne voulait pas, en parlant ainsi, opposer les apparences extérieures d'Hamlet à la réalité de ses sentiments, mais enfin elle avait dit « apparences »...

« Apparences, madame! s'écrie-t-il tout bouleversé. Non pas! Rien que des réalités! Non, ma mère, ni mon manteau noir, ni ces vêtements de deuil conventionnels, ni mes profonds soupirs, ni les torrents de pleurs que versent mes yeux, ni mon visage abattu, ni aucune forme extérieure de douleur, rien de tout cela ne me montre dans ma vérité. Ces choses-là, en effet, ne sont que des apparences, puisque ce sont choses qu'on peut imiter. Mais ce qui est là en moi, à l'intérieur de moi, passe toute apparence! »

Et là-dessus, au milieu des courtisans consternés, il retombe dans sa prostration coutumière et dans son solennel silence. Il semble ne plus rien voir, ne rien entendre de tout ce que lui dit, très gentiment pourtant, le roi. Mais à la prière de sa mère, qui le supplie d'abandonner son projet de séjour à Wittenbergh, et de rester à Elsenour, il répond tout d'un coup, d'une voix affaiblie, comme quelqu'un qui sort d'un songe : « Je vous obéirai, madame... »

* *

Vous savez que la seconde blessure portée à son cœur ce fut le remariage hâtif de sa mère :

« Ah! que les choses en seraient venues là! Mort depuis deux mois seulement. Mais non! pas tant, pas deux mois. Un mois à peine. Avant que fussent défrayés les souliers avec lesquels elle suivit les funérailles de mon pauvre père, toute en pleurs comme une Niobé, avant que le sel des larmes hypocrites eût cessé de brûler ses joues, elle s'est remariée... »

Mais là encore, ce qui le tourmente, ce n'est aucun motif de considération personnelle, c'est toujours le souvenir et l'admiration désintéressée de son père, l'important outrage qu'a fait à sa mémoire la reine, en passant de lui à l'autre, « du lit céleste de son père » — *that celestial bed* — à l'infect fumier de son oncle, « de mon oncle, dit-il, qui ne ressemblait pas plus à mon père qu'un

satyre au fils du soleil ou que moi-même au grand Hercule. Terre et ciel! il aimait tant ma mère qu'il ne pouvait pas même souffrir que la brise matinale vînt souffler un peu rudement sur son visage... »

Surtout, il faut l'entendre dans l'incomparable dialogue où il est seul avec sa mère, au troisième acte. Là son cœur chante, si j'ose dire, à plein gosier, comme un rossignol. Non, durant les longues nuits de mai, dans les sous-bois argentés par la lune, l'oiseau sentimental n'exhale pas avec de plus tendres accents son éternelle élégie.

« Regarde, s'écrie-t-il, en montrant à sa mère le portrait du roi défunt, regarde comme la grâce siège dans tous ses traits! Vois la courbe suave du sourcil. Ce sont les boucles d'Hypérion, c'est le front même de Jupiter. Les yeux sont ceux de Mars lorsqu'il menace ou commande. Et vois son attitude! Elle est pareille à celle de Mercure, juste au moment où le messager des dieux vient doucement se poser à la crête des monts. »

Les commentateurs de Shakespeare se sont demandé souvent où il avait pris cette dernière image, si gracieuse. Ils paraissent croire qu'elle est empruntée au IV^e livre de l'*Enéide*, où Mercure est, en effet, décrit dans cette attitude-là. C'est possible. Je ne sais, pourtant, si le poète ne s'est pas inspiré plutôt de la statuaire. Le Mercure de Jean Bologne est tout à fait tel que le dépeint Hamlet. Vous devez le connaître, ce svelte adolescent atterri à la pointe d'un rocher, mais qui semble courir encore, en montrant de son doigt le ciel. On peut le voir quand on rentre de voyage à Bruxelles par la gare du Nord, mêlé à tous les dieux et déesses qui de tout temps ont regardé là passer les trains. Il y a des statues antiques plus grandement belles, il n'en est pas de plus gracieuses. C'est pourquoi je l'ai fait mettre dans mon jardin, au bord de l'eau, où son image reflétée ondule parmi les poissons rouges.

* * *

Je me suis étendu un peu longuement sur cet amour d'Hamlet pour son père, d'abord parce que c'est si beau, et, comme je vous l'ai expliqué, très pertinent, selon moi, pour ce que j'avais à vous démontrer, mais ensuite et surtout parce que Hamlet, comme tous les délicats, n'ouvre pas souvent son cœur. Il ne le donne guère non plus. C'est presque à propos de son père seulement qu'on peut voir ce qu'il aime et comment il aime. Pourtant, depuis la mort du vieux roi, il aime quelqu'un encore, il aime Horatio, un jeune homme pauvre, mais dont il est épris. Parmi les *dramatis personae*, on le trouve mentionné avec le titre, donné à lui seul : *friend to Hamlet*. Et en effet, c'est là son ami unique. Et cela même me touche déjà étrangement, que cet Hamlet, qui passe pour un misanthrope, ne l'est pourtant pas d'une manière universelle, et donc point par mélancolie ou par sécheresse du cœur. La vérité est qu'il n'aime que l'exquis, et l'exquis est rare. Il sait à merveille ce que valent l'immense majorité des hommes, et il ne les aime point; mais s'il a rencontré d'aventure cet *un sur dix mille*, comme il dit quelque part, tel qu'il peut sincèrement l'estimer et aimer, Dieu comme il l'aime! Et comme il sait le lui dire! C'est, par exemple, dans un petit passage du troisième acte, qui m'a toujours ravi, et où j'entends résonner encore une fois je ne sais quels souvenirs de Galilée, et comme quelque chose du mystérieux dialogue que vous savez sans doute : — « Celui-ci du moins est vraiment un fils d'Israël, en qui il n'y a point d'artifice » — « Comment me connaissez-vous, Seigneur? » — « Je t'ai aperçu quand tu étais sous le figuier. »

Ecoutez Hamlet :

— Qui là, Horatio?

— Oui moi, Monseigneur, à votre service.

Et Hamlet, *ex abrupto*, avec une brusquerie charmante :

— *Horatio, tu es l'homme juste que mon amitié a adopté entre tous.*

— *Oh! mon cher Seigneur...*

— *Non, non, Horatio! ne crois pas que je veuille te flatter. Quel avantage puis-je espérer de toi, qui n'as de revenus que ton esprit seulement pour te nourrir et te vêtir? Pourquoi flatterait-on les pauvres? Non, laisse des lèvres fardées baiser l'absurde pompe du monde, et les adroites charnières du genou se fléchir là où il y a profit à les fléchir. Entends-moi bien, Horatio! Depuis que mon âme fut maîtresse de son choix et put discerner entre les hommes, elle l'a élu et marqué pour elle, de son propre sceau. Ecoute bien : tu es quelqu'un qui, souffrant tout, paraissait ne rien souffrir, un homme qui a su accueillir les rebuffades comme les faveurs de la Fortune avec d'égaux remerciements. Et béni soit l'homme dont la raison et le cœur sont si bien mêlés l'un à l'autre, qu'il n'est point comme un chalumeau pour rendre le son que la Fortune veut tirer de lui! Donnez-moi quelqu'un qui n'est pas l'esclave de ses passions, et je veux le porter dans le centre même de mon cœur, oui dans le cœur de mon cœur, comme je fais de toi... » Puis, s'arrêtant court, subitement, par pudeur sans doute : « En voilà déjà trop là-dessus, dit-il, un peu trop; parlons d'autre chose. »*

Il me semble que je commence à comprendre ce que c'est que cette délicatesse du sentiment, en Hamlet, que j'essaye de vous montrer. Cet homme, né au pied du trône, et par conséquent revêtu lui-même de la souveraine grandeur de chair, comme Pascal appelle ces choses-là, n'est point sensible aux grandeurs de chair. C'est un amant passionné des vraies excellences de la personne humaine, il aime et il n'aime que les délicates beautés du cœur et de l'esprit. Vertu, raison, talent, dons de la volonté, de l'intelligence, de l'imagination, toutes les magnificences et toutes les grâces de l'âme, voilà de quoi il est épris jusqu'à l'exaltation, avec la pleine conscience de l'immense supériorité de tout cela sur tout le reste. Et en vérité, des plus imposantes grandeurs de chair, aux dons spirituels, même les moindres, s'ils sont réels, bien authentiques, la distance est infinie. Méprisant, ironique et insultant pour les gens en place, pour les premiers personnages de la Cour, parce qu'ils sont bêtes, vils, flatteurs, pour le roi lui-même, parce qu'il est déloyal, sensuel et ivrogne, Hamlet devient affectueux, caressant, familier, avec de pauvres comédiens errants, pour la noblesse de l'art qui est en eux. Il est un peu gêné devant Horatio de l'accueil empressé qu'il leur fait. Mais quoi? ils sont, dit-il, le bref résumé et les vivantes chroniques du temps, ils tiennent le miroir à la nature, pour montrer à la vertu ses propres traits, au vice sa vraie image, à chaque génération qui passe la forme exacte des âmes et des corps, tels qu'ils furent à ce moment-là.

Et voyez un peu, dans la scène du cimetière, quand les fossoyeurs lui remettent la tête de mort de Yorick, avec quelle franche et vive cordialité il se complaît à la considérer :

— *Ceci, Monseigneur, c'est la tête de Yorick, le fou du roi.*

— *Celle-ci?*

— *Oui, celle-là.*

— *Oh! laissez voir! Hélas, pauvre Yorick! Je l'ai bien connu, Horatio. C'était un compagnon d'une gaieté et d'une plaisanterie infinies, tout plein de la fantaisie la plus exquise. Il m'a porté mille fois sur son dos. Où sont maintenant, Yorick, mon ami, toutes tes chansons, et ces belles saillies qui mettaient en joie toute la table? Ici donc étaient attachées ces lèvres que j'ai baisées si souvent...*

Encore une fois, ce ne sont pas là des traits simplement sympathiques du caractère d'Hamlet. Cela est grand, vous dis-je, cela est noble de remettre ainsi franchement, hardiment, audacieusement les choses en leur vraie place, y eût-il, dans l'apparence, quelque paradoxe à élever même la grâce légère de la fantaisie,

le tour ingénieux seulement de l'esprit au-dessus de la puissance, et les fous des rois au-dessus des rois. L'âme d'abord! Voilà l'ordre véritable, il n'y a pas à dire, l'âme d'abord, quand ce ne serait que pour le moindre de ses dons mystérieux.

Et n'allez pas, s'il vous plaît, abonder dans mon sens; ne me dites pas que c'est là aussi votre avis, que cela est naturel, ordinaire, et qu'à l'occasion vous en feriez autant qu'Hamlet. Oui, oui, je sais, en paroles! Je voudrais bien savoir, si vous aviez à choisir entre un prince de la pensée et du sentiment, ou simplement de l'esprit, et un vrai prince, comme on l'entend d'ordinaire, je voudrais bien savoir, dis-je, combien il y en aurait parmi vous — et remarquez que vous êtes un public de choix — combien dont le respect irait là où il doit aller. Je ne parle pas de vos hommages extérieurs, vous pourriez avoir raison de saluer d'abord la puissance, cela aussi est dans l'ordre, et peut-être juste, je parle de vos sentiments secrets, de votre admiration cachée, de votre cœur. Vous êtes un public d'élite, mais vous avez un terrible défaut, c'est de n'être tout de même que des hommes et des femmes, et à cause de cela, pour vous faire tourner le dos au talent il ne faudrait même pas la présence d'un prince — j'en parierais volontiers — il suffirait, je pense, d'un ministre, fût-il un sot. Mettons que vous consentiriez à ranger l'artiste, le savant ou le saint prêtre au niveau d'un bourgmestre... Oui, c'est cela, à peu près.

Eh bien! ce n'est pas bien.

Hamlet a raison de mettre l'esprit, même au sens étroit, l'art subtil de provoquer cette chose surnaturelle, comme disait Banville, le rire, ou simplement de donner une forme gracieuse et aimable à la pensée, il a raison, magnifiquement raison, lui le triste et mélancolique Hamlet, de mettre même cela bien au-dessus de la puissance, de la richesse et de la gloire. Et si vous ne m'en croyez pas, laissez-moi du moins, pour vous confondre — mais ce sera, je vous le promets, la dernière fois que je ferai de ces rapprochements — laissez-moi, dis-je, en appeler à l'autorité la plus haute qui soit. Il me semble bien qu'il y a, dans l'*Évangile*, un endroit où l'humble gentillesse de l'esprit est récompensée, et par un miracle s'il vous plaît.

Voici mon texte : Il s'éloigna alors de ce lieu, et se retira du côté de Tyr et de Sidon. Et voilà qu'une femme de ce pays-là, une païenne, Syro-Phénicienne de nation, se mit à crier à haute voix : « Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David, ma fille est cruellement tourmentée par un démon dont elle est possédée. » Jésus répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël; il ne serait pas bien de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens. » « Il est vrai, Seigneur, dit-elle, mais on laisse les petits chiens manger, sous la table, les miettes que les enfants laissent tomber. » Alors Jésus sourit, je pense; puis il dit : « A cause de ce mot-là, ô femme, qu'il soit fait selon ton désir. » Et sa fille fut guérie à l'heure même.

Avez-vous entendu? « A cause de ce mot-là », un mot spirituel, une jolie répartie, bien à propos, il faut l'avouer, du tac au tac... N'allez pas maintenant raconter mon exégèse à quelque théologien. Il vous dirait que Jésus n'a point voulu récompenser l'esprit de la Phénicienne, mais son humilité et sa foi. Je ne dis pas, mais mon interprétation est bien plus jolie, et le texte la suggère incontestablement. Pourquoi, d'ailleurs, ne veulent-ils pas admettre, les théologiens, que le Christ, qui jamais n'a ri, dit-on, ait du moins souri, une fois, en terre païenne, d'entendre une femme lui répondre avec esprit, chose inconnue en Israël...

Et puisque je suis en train sur ce sujet, j'ai toujours pensé aussi qu'en s'invitant chez Zachée, notable de Jéricho, Notre-Seigneur a voulu récompenser l'idée plaisante qu'avait eue Zachée, étant de petite taille, de grimper dans un sycomore pour voir passer le Christ. « Descends vite, Zachée, lui cria Jésus, je loge aujourd'hui dans ta maison! » Savez-vous bien qu'il y a beaucoup de

choses amusantes dans l'*Évangile*? On ne les remarque pas, d'abord parce que l'évangéliste lui-même ne semble pas les remarquer. Il raconte les choses comme il les a vues ou entendues, ou telles que le Saint-Esprit les lui dicte, mais rien ne laisse voir, lorsqu'il donne un détail gracieux ou drôle, que la grâce ou la drôlerie l'en ait frappé. Il faut bien dire aussi que souvent on lit les *Évangiles*, comme on écoute les sermons, en sommeillant un peu. On devrait, au contraire, les lire bien éveillé, et alors, je vous assure, c'est délicieux d'un bout à l'autre. Je vous conseille de prendre de préférence, comme je fais d'ordinaire, le texte grec, justement parce que vous serez obligés ainsi d'être plus attentifs, à cause des petites difficultés de la langue. D'une manière générale, d'ailleurs, il faut éviter de faire vos lectures en français. C'est trop facile et on s'endort. Pour moi, quand je suis à lire mes *Évangiles* grecs, chaque dimanche, à la grand'messe, dans le parfum de l'encens et avec l'accompagnement des orgues; je ne puis pas dire comme je me sens content. Ce qui ne m'empêche pas d'être en même temps édifié. Faites comme moi. Mais choisissez une bonne chaise, selon le conseil que sainte Thérèse donnait déjà. Il faut de bons coussins pour bien méditer. Pour la piété comme pour tout on a besoin d'un certain confort.

Du reste, que le confort ni le grec ne vous enorgueillissent. J'ai eu longtemps pour voisin, à ma grand'messe, un monsieur à qui je croyais inspirer une grande considération parce que, de temps en temps, il coulait un regard intrigué vers mon texte. J'eus bien tort d'en tirer vanité, et j'en fus puni le jour où je regardai à mon tour ce qu'il lisait. Il lisait du sanscrit! Je ne connaissais pas alors mon savant voisin de chaise. J'ai su depuis qui c'était, en devenant, vingt après, son collègue à l'Université.

II

Le deuxième présent que Shakespeare a fait à Hamlet, c'est une intelligence souveraine, *a most sovereign reason*, comme le dit quelque part Ophélie, qui eut le malheur de tant l'aimer. Et elle ne pouvait pas mieux dire, me semble-t-il. J'interprète sa formule de la manière que voici, qui pourra vous paraître, au premier abord, un peu étrange : « Il n'y a pas plus intelligent qu'Hamlet, il ne peut pas y avoir plus intelligent qu'Hamlet! » C'est bien là, je crois, l'impression que fit Hamlet sur la femme amoureuse de lui, et rien n'est plus naturel ni plus ordinaire, mais je prétends que c'est aussi l'impression qu'il fait sur chacun de nous, et cela m'étonne davantage, m'intéresse extrêmement, et vous aussi, j'espère.

Pour bien comprendre ce que je veux dire, il faut peut-être vous rappeler qu'il existe aussi, dans le monde réel, des personnes comme cela, qui produisent en effet cette impression paradoxale de la supériorité absolue, de la souveraineté intellectuelle, comme nous l'appelions. Dans les milieux où l'une d'elles est venue tracer son cercle d'incantation, il est entendu que nulle autre ne surpasse cette personne-là, ni ne saurait la surpasser. Tyrannie singulière, dont on s'aperçoit aussitôt, quand on pénètre dans le milieu ainsi fasciné, dont on s'étonne tout d'abord, et qu'on subit ensuite, on ne sait comment. Ou plutôt, je le sais un peu. Je me suis quelquefois appliqué à le comprendre, à deviner le secret de ces enchanteurs dont nous parlons. Et les constatations que j'ai faites alors pourront beaucoup nous servir, me semble-t-il, à analyser le cas d'Hamlet, où Shakespeare a serré de très près, comme toujours, la réalité journalière.

On pourrait d'abord songer à dire que le meilleur moyen de produire cette impression de supériorité absolue, c'est de la posséder réellement. Mais, d'évidence, cela est impossible. Il y a trop de différents genres d'intelligence. Nous sommes tous, à cet égard,

supérieurs les uns aux autres, et inférieurs par quelque endroit. Ceci est de nature à consoler les imbéciles, mais c'est bien vrai : il y a tant de différentes sortes de supériorité intellectuelle, qu'ils peuvent être assurés de s'en trouver une, en cherchant bien. C'est là ce qui nous rend timides, moi du moins. Je vois tout de suite un point ou l'autre par où mon interlocuteur m'est supérieur, toujours. Et cela m'engourdit étrangement. D'ailleurs, songez sérieusement à vos admirations les plus grandes. Je pense qu'il n'y a personne que vous mettiez absolument au-dessus de vous-mêmes, et remarquez que vous avez raison. Il ne vous faut jamais longtemps pour apercevoir quelque défaillance dans un homme, quel qu'il soit, et c'est par là que vous vous sentez supérieurs à lui, et que vous l'êtes réellement. Supposez un instant que je sois un orateur illustre, et qu'au lieu de vous tenir ces propos de vulgaire bon sens et qui n'ont rien de rare, je vous fasse des conférences éblouissantes de fantaisie et de poésie — eh bien, vous sortiriez tout de même d'ici en disant : « Cela est très beau, *mais...* » et je prétends qu'il y aurait dans votre *mais* d'étonnantes clairvoyances, et au moins autant de vérité que dans vos louanges. Après une heure, quoi que je fasse, vous m'auriez en poche, comme on dit, et — comme on ne dit pas — nous nous avons tous en poche les uns les autres. C'est pourquoi il ne faut pas désirer vivement d'être admiré par autrui. La passion de la gloire, quand on y songe, est une étrange illusion. Car, comme je vous le disais, celui qui vous admire le plus ne vous admire jamais autant qu'il ne s'admire lui-même. L'importance qu'il vous donne, à côté de l'importance qu'il s'accorde à lui-même, est peu de chose, ce n'est presque rien. Et alors, est-ce bien la peine de vouloir passionnément occuper cette petite place dans son esprit? En vérité, c'est une chose plaisante de nous voir créer des surhommes, tout en n'y croyant jamais, en sachant même très bien qu'il ne peut pas y en avoir, et pourquoi.

S'il arrive donc que quelqu'un s'impose ainsi, jusqu'à paraître absolument le plus éclairé, si bien que son jugement en toutes choses fait loi autour de lui, et qu'il exerce cette sorte de souveraineté intellectuelle dont nous parlons, il est hors de doute que c'est uniquement en vertu de certaines particularités de son esprit, ou de sa conduite, propres seulement à créer et à entretenir l'illusion.

* * *

Et il semble avoir remarqué qu'un tel homme offre, *premièrement*, l'apparence de posséder un esprit universel. Naturellement, car il doit passer pour tout comprendre et tout savoir mieux que personne. Sa domination donc est à ce prix; elle serait aussitôt en danger si l'on apercevait clairement qu'il n'a qu'un genre déterminé d'intelligence. C'est par cette apparence d'universalité qu'Hamlet impose, ou, si vous voulez, en impose tout d'abord. Il est philosophe et il est savant; c'est un politique et c'est un artiste; c'est un rêveur et un poète, mais il sait mener l'intrigue, quand il lui plaît, avec une sûreté admirable. « Laissons-les faire, dit-il. C'est un jeu de faire sauter les malins ingénieurs par leur propre pétard. Il faudra que cela aille bien mal si je ne creuse pas un yard au-dessous de leurs mines et ne les fais voler jusqu'à la lune. Oh! c'est une chose délicieuse quand deux ruses se rencontrent ainsi sous la terre. » Et il exécute aussi bien qu'il dit. Il est grave comme l'Aigle de Meaux pour raisonner sur la destinée humaine dans le petit cimetière d'Elseneur, et il expose gaiement aux cabotins les secrets les plus raffinés de la bonne déclamation. Il est même particulièrement fort sur ce point-là, comme sur tout ce qui concerne l'art dramatique. Et ce n'est pas étonnant, car c'est Shakespeare qui lui souffle ses critiques et ses conseils. Mais il est aussi piqué au vif dans son amour-propre, si l'on vante trop en sa présence, comme pouvant l'égaliser ou le surpasser, un bon

cavalier ou un escrimeur habile. Bref, il est l'homme de la Renaissance, et *fellow* d'Oxford par-dessus le marché, aussi féru de sport que de bonnes études.

* * *

Secondement, j'ai bien cru constater aussi que la faculté dominante de ce genre de personnes que je cherche à définir est la pénétration psychologique. Ils sont surtout des psychologues, et j'entends cela ici en un sens bien défini : je veux dire qu'ils devinent d'une manière surprenante les pensées et les sentiments d'autrui. Que tout le reste, en eux, soit illusion, rien n'est plus certain, mais le don qu'il faut leur reconnaître comme tout à fait réel, c'est la faculté particulière que je viens de dire, car elle leur est indispensable. Vous le verrez mieux tout à l'heure, mais dès maintenant vous concevez parfaitement, je pense, que l'art que possèdent ces personnes de démêler rapidement ce qui se passe en nous, si bien que nous leur sommes comme transparents, et que nous nous sentons, hélas ! si transparents en leur présence, est singulièrement propre à suggérer cette idée de supériorité absolue qui est leur prétention.

Cette agilité de la divination psychologique est admirablement marquée dans toutes les conversations d'Hamlet. Très fréquemment il répond non point à ce qu'on vient de lui dire, mais à ce qu'on vient de penser, et de l'air le plus naturel du monde, comme s'il croyait vraiment qu'on l'a exprimé.

Mais le plus souvent il ne dissimule point son art, il s'amuse au contraire, avec une impertinence charmante, à le faire clairement sentir.

Le voici, par exemple, avec Rosencrantz et Guildenstern, deux courtisans, que le roi a fait appeler pour essayer, par leur moyen, de sonder Hamlet.

HAMLET. — *Mais dites donc, pourquoi êtes-vous à Elsenour ?*

ROSENCRANTZ. — *Pour vous voir, Monseigneur, sans autre motif.*

HAMLET. — *Malheureux que je suis : je suis même pauvre en remerciements ; cependant je vous remercie. Mais ne vous a-t-on pas envoyé chercher ? C'est une libre visite ? Allons, rendez-moi raison, allons, allons, parlez.*

GUILDENSTERN. — *Que voulez-vous que nous disions, Monseigneur ?*

HAMLET. — *N'importe quoi, sauf sur le propos pour lequel vous avez été envoyé. Il y a dans vos regards une sorte de confession que votre modestie n'a pas l'adresse de colorer. Je sais que le bon roi et la bonne reine ont envoyé vers vous.*

ROSENCRANTZ. — *Pourquoi nous auraient-ils envoyé chercher, Monseigneur ?*

HAMLET. — *Voilà ce que vous devez m'apprendre... mais je vais moi-même vous le dire. En vous prévenant ainsi, je vous éviterai l'ennui de violer les promesses que vous avez faites au roi. J'ai dernièrement, mais je ne sais pourquoi, perdu toute ma gaieté, abandonné mes habitudes. L'homme même ne me rejouit pas... non plus que la femme, bien que, par votre sourire, vous semblez dire cela.*

ROSENCRANTZ. — *Monseigneur, il n'y avait pas pareille chose dans ma pensée.*

HAMLET. — *Alors, pourquoi avez-vous souri quand je disais : « l'homme ne me rejouit pas » ?*

Maintenant, vous pensez bien qu'Hamlet, qui devine si bien la pensée des autres, ne se laisse point lui-même pénétrer par eux. Il leur est aussi fermé qu'ils lui sont ouverts. Cela aussi est essentiel, vous le concevez sans peine, à cette impression de supériorité que lui doit assurer sa clairvoyance de psychologue. Du reste, personne ne paraît vraiment grand s'il n'est impénétrable. Au fond, rien n'est beau sans quelque mystère, mais l'âme surtout n'est émouvante que dans la mesure où elle est secrète et mysté-

rieuse. Hamlet est un mystère insondable. Voilà trois cents ans qu'il s'est échappé des mains prodigieuses de Shakespeare, qu'il est scruté par tous les penseurs de l'univers, et personne encore ne se flatte de l'avoir compris. C'est surtout par ce caractère d'impénétrabilité qu'il frappait d'épouvante ses ennemis, et en particulier le roi Claudius. « Sa mélancolie, disait le roi, est à couvrir quelque chose que nous ne pouvons pas découvrir. » Ce n'est pourtant pas qu'Hamlet soit d'accès difficile. Il aime la solitude, mais il se laisse approcher de bonne grâce. Il se prête aux questions insidieuses, réplique abondamment et librement, très content de faire étinceler tout son esprit, mais sans rien livrer de lui-même, et couvrant de confusion ses interrogateurs. Il se plaît singulièrement à leur faire sentir qu'ils perdent leur peine. Et comme, quelquefois, il le leur dit !

Pour donner un exemple encore, voici un court dialogue, bijou insigne de l'insigne tragédie. Guildenstern vient de lui poser une question indiscrette, et Hamlet : « Ah mais ! pourquoi virez-vous de bord pour me prendre le vent, comme si vous vouliez me pousser dans des lacs ? » Et comme l'autre, intimidé, se trouble et balbutie, Hamlet demande à des musiciens, qui sont près de là, qu'ils lui passent, un instant, un de leurs flageolets. Puis, à Guildenstern :

— *Voulez-vous bien jouer de ce chalumeau ?*

GUILDENSTERN. — *Monseigneur, je ne saurais pas...*

HAMLET. — *Je vous en prie.*

GUILDENSTERN. — *Croyez-moi, Monseigneur, je ne puis...*

HAMLET. — *Allons, voyons, je vous en supplie, jouez...*

GUILDENSTERN. — *Mais je ne connais pas le toucher de cet instrument, Monseigneur.*

HAMLET. — *C'est pourtant si facile ! Vous n'avez qu'à gouverner ces trous avec vos doigts et votre pouce. Donnez alors du souffle avec votre bouche, et le chalumeau vous débitera aussitôt une musique tout à fait expressive. Voyez, voici les trous.*

GUILDENSTERN. — *Mais, il m'est impossible de gouverner ces trous-là de manière qu'il en sorte une harmonie. Je n'en possède pas le talent.*

HAMLET. — *Quoi ! Voyez un peu quelle chose sans valeur vous faites de moi. Vous voulez jouer de moi. Vous voulez cueillir le cœur de mon mystère. Vous vous donnez l'air de connaître mes trous, vous voulez me faire rendre depuis ma plus basse note jusqu'au plus haut de mon échelle. Or, voyez, il y a un excellent son et de la musique à n'en pas finir dans ce petit instrument, et vous ne pouvez pas l'en tirer. Sang de Dieu ! pensez-vous donc qu'il soit plus facile de jouer de moi que d'un chalumeau ? Appelez-moi tel instrument que vous voulez, vous pourrez bien promener sur moi vos mains, mais vous ne pourriez jouer de moi. Dieu vous bénisse, Monsieur !*

* * *

Comme c'est étrange tout de même ! En me représentant Hamlet errant sous le portique qui lui est si cher, les allées et venues des courtisans envoyés par le roi, leurs tentatives constamment renouvelées de le surprendre dans ses paroles, l'accueil qu'il leur fait, bonne grâce souriante le plus souvent, parfois l'impatience et l'invective, puis ces spirituelles et infaillibles répliques par lesquelles toujours il s'évade des rets perfides qui lui sont tendus, l'ironique sourire avec lequel il regarde partir les inquisiteurs confondus, pendant qu'il s'entretient encore un peu, à leurs dépens, avec son ami Horatio resté seul avec lui... en songeant à tout cela, dis-je, je n'ai, de nouveau, pas su m'empêcher — excusez-moi, c'est plus fort que moi — de penser aux allées et venues des Pharisiens autour de Jésus, dans les galeries du Temple. Avec toutes les différences que vous voudrez, je ne puis pas m'empêcher de voir là quelque chose de plus que des analogies accidentelles,

quelque chose comme une transposition paradoxale du sacré au profane, involontaire peut-être, mais due pourtant à d'augustes réminiscences dans le génie de Shakespeare.

Et particulièrement, le dernier passage que je viens de vous traduire : là où Hamlet, avant de répliquer à la captieuse question qui lui est posée, rompt d'abord en visière : « Pourquoi prenez-vous le vent sur moi comme pour me pousser dans des lacs? »; puis, ayant demandé qu'on lui apporte un chalumeau, part de là pour répondre comme vous l'avez entendu, vraiment cela ne vous rappelle-t-il rien?

A moi bien, et le parallélisme me paraît ici tout à fait saisissant :

« Maître, dites-nous ce qu'il vous semble. Est-il permis, oui ou non, de payer le tribut à César? » Et Jésus, connaissant leur malice : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? »; puis : « Apportez-moi un denier, que je le voie. » Ils le lui apportèrent et il leur dit : « De qui est cette effigie et ce nom? » Ils répondirent : « De César. » Alors Jésus : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Et eux, frappés d'étonnement, s'en allèrent. »

Je vous demande pardon, je ne crois pas que je me trompe dans tout ceci, mais vous devez trouver que l'*Evangile* m'obsède un peu dans toute ma littérature aujourd'hui. Il est vrai, et je l'avoue, comme des *Dialogues* de Platon à d'autres moments. J'espère que c'est pour d'autres raisons. Je ne saurai jamais, pourtant, si c'est purement par la force du sentiment religieux, ou pour la beauté littéraire aussi du récit divin, ou parce que je le lis si souvent, le dimanche, dans le beau texte grec, ou encore parce qu'on m'a raconté l'*Histoire sainte*, autrefois, dans un délicieux jardin. Vous connaissez mon faible pour les jardins.

Nous n'avions pas d'autre classe pendant tout l'été. Installés sur un même banc, au beau milieu d'une pelouse où fourmillaient les renoncules et les pâquerettes, nous étions cinq garçons, je crois, et deux ou trois petites filles, à écouter M^{me} Emérence, religieuse de l'Institut excellent auquel appartenait ce jardin-là. Tout en racontant la création du monde en six jours, Caïn et Abel, l'arche de Noé, le sacrifice d'Isaac, Esaü et Jacob, Joseph vendu par ses frères, bref tout l'Ancien Testament, et le Nouveau ensuite, elle nous montrait de petites images où chaque scène était représentée en couleurs, et qu'elle tenait sous nos yeux, l'une après l'autre, selon le passage où elle était. Cela durait, l'après-midi, jusqu'à 4 heures. On nous apportait alors, dans de petites assiettes, pour le goûter, des groseilles bien rouges ou des cerises. Je vous donne ce détail-là pour vous rappeler que la vie est étrangement belle à de certains moments.

Je n'oublierai jamais ce jardin, d'abord parce qu'il était très grand et très beau, mais aussi parce qu'il est pour moi, encore maintenant, toute l'*Histoire sainte*. J'y ai localisé à jamais tout ce qui m'y fut raconté. Il n'y a guère que Moïse, conduisant ses Hébreux dans le désert, que j'aie été amené à mettre ailleurs. Comme quelques-uns d'entre vous, j'en suis sûr, je vois errer le peuple d'Israël sur le sable de notre littoral, entre la mer et les dunes, où Moïse va prier le soir, et d'où il descend brisant les tables de la Loi. Tout le reste des récits sacrés se passe dans le jardin dont je vous parlais. L'arbre où Eve cueillit la pomme fatale existe encore, et je saurais vous y mener. Je connais le potager où la fumée du sacrifice de Caïn monta doucement dans l'air bleu, et où il n'avait qu'à prendre autour de lui les fruits de la terre qu'il offrait à Jéhovah. Ces fruits n'étaient pas à demi pourris, comme le prétendait M^{me} Emérence — en quoi elle sollicitait le texte — mais Caïn les cueillait, je pense, sans permission. Un monticule, où on voyait une grange toute en bois et vermoulue, était pour moi le mont Ararat avec les débris de l'arche. Je sais les ronces où se trouvait engagé par les cornes le pauvre bœuf

qui servit au sacrifice en lieu et place du petit Isaac, je sais les branches du noyer où s'embarrassa la chevelure d'Absalon. Pour venir à Sichem de chez Jacob retrouver ses frères et leur raconter ses rêves, Joseph sortait d'une mesure basse et blanche qui sentait bon les pommes, et n'avait qu'à s'avancer sur notre pelouse jusqu'à l'endroit où nous étions assis. Un peu plus loin, un chemin tournait en s'enfonçant sous des ombrages. C'est par là qu'on allait en Egypte.

Mais, surtout, j'aimais, au bout d'un sentier, la tente où Abraham centenaire reçut les trois jeunes hommes qui lui venaient annoncer qu'il aurait, de Sarah, l'année suivante, un petit enfant. Je ne me faisais pas une idée exacte de la construction d'une tente, puisque je pensais que le pavillon de verdure, où nous nous abritions du soleil, aux heures les plus chaudes du jour, était la tente d'Abraham. Elle était toute de vignes, et je verrai toujours Sarah, à l'annonce de ce petit enfant, éclater de rire derrière les grappes de raisin. Abraham, d'ailleurs, ne pouvait pas le prendre en mauvaise part, car il avait ri lui-même, le matin, en rencontrant les trois jeunes gens, à un autre endroit du jardin, où ils lui avaient, en termes brefs et d'un petit air têtue, prédit la même chose. Il s'était prosterné, en signe de remerciement, le visage contre terre. Mais c'était pour mieux se cacher, et rire tout à son aise. La Genèse le dit en toutes lettres au chapitre XVII. Probablement Abraham pensait : « Ces jeunes gens, tout de même! ils ne doutent de rien. »

Mais où avais-je laissé le triste Hamlet? Il est temps d'y revenir.

Troisièmement donc — hélas! l'heure est trop avancée, et il faudra que je remette à samedi prochain la suite de cette étude, où je m'excuse d'avoir procédé, contre mon inclination, avec trop d'ordre peut-être et une méthode un peu trop rigoureuse.

GASTON COLLE,
Professeur à l'Université de Gand.

Une nouvelle " Histoire de l'Eglise " (1)

Une *Histoire de l'Eglise* en vingt-quatre volumes, par une phalange de savants catholiques, c'est un événement littéraire qui mérite d'être signalé.

Nous avons sous les yeux le premier volume de la collection *L'Eglise primitive*. Le R. P. Lebreton et M. Zeiller l'ont écrit en collaboration. Ils se sont partagé la tâche comme il convenait, le premier se réservant la vie interne et la théologie de l'Eglise, le second s'intéressant surtout à ses relations avec l'empire romain.

Si les références bibliographiques sont le pied du mur du travail consciencieux, on aura vite fait de distinguer ici un travail très soigné. Sans encombrement inutile, les notes orientent rapidement le lecteur dans les questions les plus importantes. On s'en remettra avec confiance aux directions des deux savants français; rien d'essentiel n'est omis.

Au demeurant, il ne s'agit pas de matériaux ni de maçonnerie. C'est un édifice qui est devant nous, et c'est le plan qui importe. Tâchons de le rendre visible.

Il est particulièrement difficile de retracer l'histoire des deux pre-

(1) *Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction d'Augustin Fliche et de Victor Martin, en 24 volumes grand in-4°. Chaque volume, 500 pages : broché, 60 francs; relié, 100 francs. Paris, Bloud et Gay.

miers siècles du christianisme. C'est une période livrée, plus que les autres, à d'âpres controverses de savants. L'enjeu de l'étude est la transcendance du christianisme et devant cet enjeu on se passionne à peu près infailliblement, et l'on est, dès l'abord, croyant ou incroyant. Les documents sont là, il est vrai, à la disposition de tout le monde... Les catholiques n'ont qu'un avantage; ce sont leurs biens de famille, auxquels les unissent de profondes sympathies.

M. Zeiller, qui est chez lui dans le monde romain, place d'abord sous nos yeux le milieu dans lequel le christianisme doit se développer. Religion de cités, le christianisme adaptera ses institutions à celle de l'empire. Mais surtout la situation religieuse nous intéresse : retour aux traditions antiques, culte de Rome et du souverain, pénétration des religions orientales, et, rivalisant avec les cultes, les diverses écoles philosophiques, la vogue du stoïcisme, du néopythagorisme et du néoplatonisme. « De toutes parts on perçoit des aspirations, confuses peut-être, mais convergentes, auxquelles le christianisme va précisément apporter une réponse. Cette réponse ne donnera pas seulement aux hommes qui l'accueilleront la satisfaction de leur âme et une règle meilleure pour leur vie individuelle. Il n'y a pas de religion qui ne soit sociale. Dès son principe, le christianisme se présente comme une Eglise, une société, et il n'est pas de société sans organisation. »

La parole est maintenant au R. P. Lebreton pour nous décrire le message du christianisme.

« Le salut vient des Juifs. » Il faut commencer par se familiariser avec la judaïsme; et surtout avec le judaïsme palestinien. On ne négligera pas les circonstances très spéciales dans lesquelles vivaient les contemporains du Christ; le R. P. Lebreton attire l'attention sur l'hellénisation de la Palestine. « Ce souvenir de la pénétration de l'hellénisme en Palestine nous aidera aussi à comprendre les premières conditions du ministère apostolique. Les apôtres sont des Juifs, mais ils ont, dès leur enfance, coudoyé les païens; ils fuyaient leur contact, mais ils les connaissaient et devaient entendre leur langue; sans doute les pêcheurs de Galilée ne parlaient pas le grec comme les poètes ou les rhéteurs des cités helléniques, Philodème ou Méléagre qui firent la gloire de Gadara, ou Antiochus d'Ascalon qui fut maître de Cicéron, mais ils devaient pour le moins savoir assez le grec pour vendre leur poisson aux gens de Tibériade ou de Julias, assez aussi pour comprendre les ordres des magistrats romains. »

Écoutons maintenant le message. Jésus le prêche, à Jérusalem d'abord. C'est là une note originale dans la synthèse du R. P. Lebreton. « La lecture de saint Jean permet de reconstituer, au moins dans ses grandes lignes, le dessein primitif du Seigneur : il tenait à la conquête d'Israël et visait d'abord Jérusalem, la capitale, la ville sainte, dont l'adhésion ou l'hostilité devait être décisive. Ce plan, poursuivi et repris bien des fois malgré une opposition opiniâtre, échoue enfin devant l'irréductible hostilité des Juifs et surtout de leurs chefs. »

Cependant, Jésus consacre aux petites gens de Galilée le meilleur de ses forces et de son cœur. Il a été de mode de faire commencer l'histoire de l'Eglise à la Pentecôte. C'est une faute. L'histoire de l'Eglise ne se peut dissocier du fait chrétien, et si les initiatives de l'Eglise se précipitent à partir de la première Pentecôte, l'organisme existait auparavant dans la pensée de son fondateur et dans sa première réalisation, le choix des Douze et leur mission. C'est ainsi que le premier historien de l'Eglise et du fait chrétien, saint Luc, consacre à l'histoire évangélique le premier tome de son œuvre. C'est ainsi qu'on ne pourrait rien entendre de la pensée de l'Eglise primitive si l'on ne songe sans cesse que Jésus, il y a un instant, était encore là. « On est frappé de quelques traits qui apparaissent à première vue et qui caracté-

risent ces premières années de l'Eglise naissante, au lendemain de la mort de Jésus. Et d'abord, c'est le vide immense laissé par le départ du Maître. On ne trouvera plus jamais dans l'histoire de l'Eglise une personnalité comparable à celle du Christ... Jamais plus on n'entendra cette parole souveraine de quelqu'un qui parle en son propre nom, qui commande de sa propre autorité, qui revendique pour soi-même le don total des âmes. » Au-dessus de tous les événements il y a ce vide. Ce n'est que peu à peu que l'Eglise s'habitue à la séparation.

La vivacité du souvenir de Jésus explique d'abord que les premières années de l'histoire des disciples du Christ se déroulent à Jérusalem. C'était là que le Sauveur les voulait; ils devaient tenter un suprême effort pour sauver la « cité du grand Roi ».

Nous assistons ensuite aux expansions successives de l'Eglise; elle atteint les hellénistes de Jérusalem, elle gagne peu à peu le judaïsme et la dispersion. Saint Paul arrive et dans ses mains robustes et entreprenantes saisit le flambeau, celui de l'action et celui de la doctrine.

A ce point, M. Zeiller nous transporte à Rome. Pierre y a fondé le siège qui doit devenir le centre visible de l'Eglise. C'est le moment de nous rappeler les grands souvenirs et les trophées de l'Eglise romaine.

La voix du R. P. Lebreton reprend presque immédiatement pour nous parler de Jacques et de son église de Jérusalem, de Jean et des églises d'Asie, puis de la vie chrétienne à la fin du I^{er} siècle.

Maintenant le christianisme va paraître au grand jour de l'histoire des nations. C'en est fait de l'attendrissement qui accompagne la lecture des archives de famille; les récits de l'histoire ecclésiastique s'enchevêtrèrent désormais avec l'histoire profane : nous assisterons à la propagation rapide du christianisme dans l'empire et aux réactions du paganisme.

Ce sont les persécutions qui révèlent, pour ainsi dire, les progrès étonnants de la nouvelle religion. M. Zeiller admet l'existence d'une loi d'exception contre le christianisme. Les chrétiens « sont proscrits, non comme coupables de ces crimes de droit commun, inceste, cannibalisme ou magie, que leur imputera souvent l'hostilité populaire, due elle-même à la différences des croyances et des mœurs, ou des crimes de sacrilège ou de lèse-majesté, mais comme coupables de professer une religion dont la profession a été interdite : *christianos esse non licet*. Et c'est donc le nom même de chrétien, le *nomen christianum*, comme s'en indignèrent plus d'une fois les apologistes de la foi chrétienne, qui était poursuivi et condamné ».

Ainsi s'explique en partie l'intermittence des persécutions : Néron avait appliqué aux chrétiens la loi républicaine de la *superstitio illicita*; en droit, il fallait à chaque changement de règne remettre l'édit en vigueur.

Après une parenthèse consacrée aux Pères apostoliques, M. Zeiller nous parle de l'organisation ecclésiastique. Il met en relief avec un grand bonheur d'expressions le principe d'unité qui domine l'Eglise. Chaque ville forme une seule *ecclesia* locale, et pareillement aucune église dans le monde n'est isolée des autres.

Nous voici au cœur du sujet. Quelles sont les relations des chrétiens avec la cité? Sont-ils des étrangers dans la cité antique? Non, en règle générale. Tertullien a bien vu : « Nous autres, chrétiens, disait-il, nous ne vivons pas à l'écart de ce monde; nous fréquentons comme vous le forum, les bains, les ateliers, les boutiques, les marchés, les places publiques; nous faisons les métiers de marin, de soldat, de cultivateur, de commerçant, nous mettons à votre service notre travail et notre industriel. » Et cependant, dans une certaine mesure, dans la mesure même où il devait protester contre les tares de la civilisation antique, le chrétien devait s'isoler et se replier sur lui-même. Certaine tendance pessimiste, qu'il ne faudrait pas généraliser, misait même sur la fin de l'ordre

ancien. En même temps se développait, par la force des choses, un certain désintéressement de la chose sociale. Mais cet abstentionnisme inévitable est largement compensé par l'exemple des vertus chrétiennes. « Une vie pure, une piété sérieuse, une loyauté parfaite, une charité sans limites ont peut-être fait davantage pour l'extension du règne de l'Évangile que les meilleurs discours destinés à persuader les païens. » Cette société mourante percevait, sans avoir le courage de se l'avouer, que la doctrine chrétienne contenait les promesses d'une rénovation.

Cependant le christianisme n'intervenait pas directement ni dans les coutumes, ni dans la législation. Il n'en aurait d'ailleurs pas eu le loisir. Le cas de l'esclavage est typique. Peu importe que la législation ne soit pas changée : l'esprit est transformé. La société religieuse ne distingue plus l'esclave et l'homme libre. Les règles du mariage, par exemple, s'appliquent à l'un et à l'autre de la même façon ; l'un et l'autre ont une âme pour laquelle Jésus est mort. Ceci finira bien par entraîner la réforme des lois et des coutumes.

La réaction païenne, cependant, est tout à fait défavorable aux chrétiens. À côté de rares moments où elle se laisse émouvoir par la vertu ou l'héroïsme des chrétiens, la foule païenne soupçonne et accuse de tous les crimes ces trouble-fête. « Athéisme, puisqu'ils ne rendaient pas les hommages dus par tous aux dieux de Rome ; magie, puisqu'ils célébraient des cérémonies que l'on connaissait mal ou que l'on ne connaissait pas, et peut-être aussi par la fausse idée que l'on se faisait de la communion au corps du Christ, anthropophagie et, par extension, meurtres d'enfants, impudicités scandaleuses... telles furent les imputations courantes, mêlées d'ailleurs de railleries moins dangereuses, visant des pratiques culturelles attribuées aux chrétiens par des confusions inattendues : telle la prétendue adoration d'un dieu à tête d'âne, qui assimilait les chrétiens aux dévots du dieu égyptien Seth. » Les lettrés, moins injustes en apparence, n'en étaient que plus résolument adversaires du christianisme, cette « doctrine barbare, absurde, faite pour des gens sans culture », comme disait le philosophe Celse.

Ainsi la défiance et l'hostilité du monde païen s'ajoutaient aux dispositions d'effacement volontaire qui caractérisaient les débuts du christianisme. Il était de plus en plus nécessaire de ne pas s'afficher, et surtout de célébrer les mystères du culte à l'abri de la curiosité. Les morts firent profiter les vivants du respect dont la loi romaine entourait toutes les sépultures ; aux moments de recrudescence des persécutions, on s'habitua à célébrer les mystères dans les catacombes.

L'étude du R. P. Lebreton sur l'apologétique chrétienne termine dignement cette brillante reconstitution de la vie chrétienne passant de l'obscurité de ses premières origines à la lumière de la haine et de la persécution. « Les premiers chrétiens se sentent dédaignés du monde lettré qui les entoure ; mais ils ont conscience de posséder une force qui vaut mieux que toute la littérature, la vie. »

Il est bon de rester sur ce mot de Minutius Felix. « *Non eloquimur magna, sed vivimus.* » Le difficile, en effet, n'est pas de parler, mais de vivre. Minutius Felix a touché juste.

LUCIEN CERFAUX,

Professeur à l'Université de Louvain.

Les Enseignements de l'Histoire

Feu la Marine Royale Belge⁽¹⁾

Marine royale ! Elle naquit bien modestement.

Nous voici en 1830. Nos pères, vêtus de blouses, armés de piques, conquièrent la liberté. Mais après le lourd passé de tutelle étrangère, ils trouvent un pays sans infrastructure, sans cadres, sans rouages administratifs. Tout est à faire : créer les institutions et trouver les hommes.

Nos frères du Nord gardent la flotte comme ils conserveront les colonies et espèrent s'assurer les points névralgiques de notre pays. Ils tiennent Anvers avec Chassé. L'importance de la Flandre Zélandaise pour la souveraineté de l'Escaut, tout comme celle de l'enclave de Maestricht pour la souveraineté de la Meuse, ne leur échappe pas.

Autour de l'Escaut s'engage la lutte suprême ; les Hollandais y concentrent une frégate, trois corvettes, quatre canonnières et deux anciennes frégates marchandes. Le danger est grand : l'ennemi peut opérer des incursions le long des rives du fleuve et de la côte, mettre obstacle à tout trafic transatlantique. Pour combattre le danger que constituait cette flotte hollandaise sur l'Escaut, certains conçurent le projet de la détruire par des brûlots et l'ancien officier de marine Gras, à cette époque ingénieur du chantier Fleury-Duray à Boom, adressa au général Mellinet un projet dans ce sens : quelques vieux bateaux devaient être remplis de matières inflammables, attachés les uns aux autres par des chaînes et abandonnés au courant.

Le 15 décembre, un armistice intervient ; le pays songe à s'organiser ; nous retrouvons une note du même M. Gras sur la nécessité de constituer une force navale et de créer un Ministère de la Marine pour protéger le commerce. Tout un programme d'action s'y trouve : établissement d'une force navale pour nettoyer l'Escaut, avec force détails : le brick *La Caroline*, appartenant à l'armateur M. Cogen, de Bruxelles, pourrait être armé immédiatement de seize canons de six ou de huit et stationner à Saint-Bernard en attendant qu'il pût agir d'une manière plus efficace du côté d'Anvers. Des bâtiments se trouvant en construction à Boom et à Anvers pourraient être achevés de manière à servir de corvettes de 18 à 20 et 24 canons.

Le projet de M. Gras ne reçut aucune suite.

Cependant, le Congrès national reconnut l'utilité d'une marine militaire. Le représentant Osy intervint pour faire acheter quelques canonnières et pour joindre provisoirement le département de la Marine à celui de la Guerre. Si la première idée était bonne, la seconde l'était beaucoup moins ; elle ne fut heureusement pas suivie. Car chez nous, comme dans d'autres pays, l'expérience a, par la suite, été concluante : armée et marine sont deux entités radicalement différentes en elles-mêmes, qui vivent dans des milieux tout autres, nécessitent une organisation spéciale et une direction autonome.

Le 21 février 1831, le Gouvernement décida la construction de deux brigantins armés de huit canons, pour la défense des côtes et des rivières. Ils furent construits sur les chantiers Fleury-Duray et furent dénommés *Le Congrès* et *Les Quatre Journées*. Les quilles des navires furent posées à Boom, le 5 mars, et Sylvain

(1) Voir la première partie de cette conférence dans *La Revue* du 22 mars.

van de Weyer, ministre des Affaires étrangères et de la Marine, alla solennellement y enfoncer le premier clou.

Le 7 juin, le Régent décréta la construction de quatre canonnières grées en goélettes et armées de 4 canons; un lieutenant de vaisseau, Schockeel, fut nommé et prit le commandement des 320 marins.

Cependant, la construction des brigantins subit des retards; les plans étaient défectueux.

Entretiens, Chassé dénonce l'armistice le 1^{er} août 1831. Le 5, le capitaine Koopman qui commande la division navale hollandaise en rade d'Anvers, remonte l'Escaut avec deux bateaux à vapeur pour s'emparer à Boom des brigantins. Ceux-ci sont évacués d'urgence par le canal de Willebroeck à Bruxelles, et Schockeel organise la défense des environs de Boom pour préserver les chantiers de construction navale; pour prévenir une incursion par eau, il fait tendre une forte chaîne de barrage à l'embouchure du Rupel... Le 20 août, une suspension d'armes est conclue et les brigantins prolongent leur séjour dans le bassin de Bruxelles. Ils y furent rejoints, à leur achèvement, par les quatre canonnières-goélettes, les marins étant utilisés à la construction d'un barrage dans l'Escaut.

Le budget de 1832 ne maintint un crédit que pour l'armement des seuls brigantins *Le Congrès* et *Les Quatre Journées* destinés à empêcher la fraude douanière; il ne fut prévu de traitement que pour le personnel strictement nécessaire à ces deux bateaux. Le rapport ajoutait : « Il faudrait aussi un officier de santé, mais comme on sera toujours près de la côte, on fera mettre les malades à terre »...

Il fallut des interventions à la Chambre pour que le Gouvernement décidât d'armer la flottille stationnée à Bruxelles, à l'aide de pièces de la Fonderie royale de Liège et de trois canons pris à l'ennemi au cours de la campagne de dix jours.

Le 5 août 1831, deux canonnières hollandaises avaient engagé une action contre le poste de l'écluse du Hazegras pour appuyer une attaque sortant de la ville de Sluys; celle-ci est repoussée; les Hollandais sont obligés de se retirer. Une des canonnières ne parvient pas à se dégager et est abandonnée par son équipage après avoir été incendiée. Nos soldats en retirent trois pièces d'artillerie.

Le 30 avril 1832, les brigantins sont armés en service et quittent l'Allée Verte sous le commandement de Schockeel, pour se rendre à Rupelmonde. Mais les six petits bâtiments que nous possédions, élément naval trop faible et incomplet, ne purent prendre part à la guerre de l'Indépendance. Ils restèrent en observation devant le fort de Burght, occupé par l'ennemi. Le général Buzen, commandant la place d'Anvers, demanda vainement un brigantin pour gêner les communications avec la Citadelle à laquelle nos bons paysans apportaient des légumes et... des renseignements précieux.

Un de nos officiers de marine, l'enseigne de vaisseau Van den Broeck, fut détaché avec quelques marins auprès du général français Sebastiani occupant la rive gauche de l'Escaut et prit part à toutes les rencontres avec l'ennemi, dans cette région. Dans la nuit du 23 décembre, au moment de la capitulation de Chassé, Koopman détruisit une partie de ses canonnières et essaya de passer avec six embarcations; n'ayant pas réussi, il brûla ses derniers vaisseaux et se rendit avec tous ses hommes. Une canonnière hollandaise s'étant échouée, Van den Broeck, en service au Fort Sainte-Marie, en captura l'équipage. Peu après, nos officiers de marine relevèrent les canonnières coulées par Koopman et augmentèrent ainsi notre flottille de guerre. Les anciennes chaloupes hollandaises, armées de cinq canons, furent employées à barrer la route aux bateaux hollandais qui forçaient, en 1831 et 1832, le passage des Polders inondés.

Au début de 1834, la flottille se composait de 14 bâtiments, tous stationnés dans l'Escaut : un brigantin *Les Quatre Journées* et deux canonnières aux avant-postes du Fort La Croix, un brigantin et 10 canonnières en stationnement en rade d'Anvers.

En 1838, les deux brigantins furent envoyés à Ostende. Il durent, après une première sortie, rejoindre le port, leurs commandants ayant reconnu l'impossibilité de les aventurer au large. Les canonnières restèrent à Anvers pour servir de garde aux avant-postes, visiter les bâtiments à leur remontée de l'Escaut, assurer le service de la quarantaine et faire fonction de patache pour la douane.

Ainsi se termine une première phase de l'histoire de notre Marine royale.

* * *

Pendant cette période du début de nos essais de marine militaire, le recrutement des états-majors fut assez épineux, la flotte hollandaise ayant absorbé tous les éléments belges; nos officiers provenaient surtout de la marine marchande. Le gouvernement s'occupe de leur formation. Dès le 11 août 1835, l'Etat affrétait le *Météore*, de De Lescluse, et l'utilisa comme premier navire-école.

De 1835 à 1838, l'instruction des aspirants se fit à bord d'un cutter de 30 tonneaux, qui croisait aux îles Feroë et Shetland pour protéger la pêche et en rapporter les produits, ainsi qu'à bord d'une des huit canonnières maintenues en activité. De 1838 à 1840, les aspirants purent suivre les cours dans les écoles navales d'Ostende et d'Anvers; de 1836 à 1862, une section de marine fonctionna à l'Ecole militaire.

Un des premiers à entrer dans cette Ecole fut Sinkel.

« J'entrai, dit-il, dans la marine, à l'Ecole militaire, le 4 février 1841, à l'âge de dix-sept ans. Etant seul élève pour cette carrière, on ne prit pas la peine de me donner des cours particuliers... Sorti deux ans après, je fus embarqué immédiatement comme aspirant de première classe à bord de la goélette de l'Etat *Louise-Marie*, en partance, à Ostende, pour le Guatemala... Mon ignorance des choses de la mer, du métier, était complète. Je n'avais jamais vu la mer; à peine savais-je distinguer l'avant de l'arrière du navire; de plus, je ne comprenais pas le flamand, la langue du matelot. »

En 1837, le trois-mâts-barque *La Clotilde*, de 350 Tx, armé de canons de 24 et de 30, appartenant à l'armateur Spilliaert d'Anvers, fut affrété par l'Etat en vue de l'instruction maritime des officiers. Retenons enfin l'embarquement de quelques jeunes officiers à bord de l'*Hydrographe*, école flottante organisée par un Français et battant pavillon français.

La tentative belge de création d'une flotte inquiéta les Hollandais et nos voisins essayèrent d'en faire crouler l'idée sous le ridicule. A ce moment, un grand nombre de nos compatriotes qui résidaient aux Indes s'y remuaient; si nous avions pu alors, par quelques navires, appuyer un mouvement national, une partie des colonies nous eût peut-être été acquise.

Nous allons ainsi, à travers l'histoire de notre indépendance, ressentir bien des fois un manque de traditions et d'organisation élémentaires. Nous assisterons au Parlement à des luttes continues entre les Belges qui veulent que leur pays prennent sa place dans la communauté des peuples et ceux qui croient que le salut de la nation est dans le repliement sur soi et la vie à l'ombre des petits clochers. Nous verrons une bataille incessante entre les partisans et les adversaires d'une marine. La lecture des discussions parlementaires, de 1833 à 1862 est, à cet égard, particulièrement intéressante, sinon réconfortante.

Dès la première année, la section centrale propose une diminution de 27,000 francs sur le budget de la Marine : un pilote est supprimé sur les canonnières et les aspirants de deuxième classe ne sont plus rémunérés. En 1830, trois membres du Parlement réclament des économies; la goélette *Louise-Marie* a servi à transporter notre ministre à Lisbonne! M. Lebeau, ministre des Affaires étrangères explique que l'on procure ainsi une économie au Trésor et il ajoute : « Notre Marine rend d'ailleurs des services. Elle sert à la douane, à la surveillance sanitaire et à la protection de nos pêcheurs »! En 1842, M. Osy fait adopter des réductions de 10 % sur le personnel. L'année suivante, attaques nouvelles. D'anciens défenseurs deviennent adversaires. En 1847, plusieurs députés insistent « pour que l'on marche d'un pas ferme dans la voie des économies » et que l'on en opère spécialement sur la marine militaire. Les années suivantes, mêmes attaques. Tiède défense des ministres au pouvoir.

En 1852, la Marine trouve un défenseur énergique en M. Forgeur. Deux ans plus tard, grand débat sur l'utilité de la marine militaire. Le gouvernement nomme une commission. La question est liée à celle de la défense d'Anvers. 1858 voit un député interpeler le gouvernement sur l'état pitoyable de la Marine. Les attaques des adversaires ont cessé. Elles sont devenues inutiles. La Marine se meurt.

Au cours de la session parlementaire de 1860-1861, dans la séance du 21 mars au Sénat, le duc de Brabant conviera le gouvernement à établir des services à vapeur entre les ports belges et les contrées transatlantiques et termine en disant : « En 1859, nous avons pourvu à la défense nationale; en 1860, les octrois ont été abolis; bientôt, j'espère, notre jeune nationalité revendiquera sa part de la mer et fera son premier pas dans la voie de l'expansion ».

Comme ce Parlement reflète bien la mentalité belge! Et comme à son heure, sonne clairement la parole d'un Roi!

Dans un pays aux ressources réduites, aux horizons limités, dominé pendant des générations, où tout est à faire, à travers des crises économiques, avec des budgets limités, quelle immense difficulté de faire comprendre ses besoins réels et la signification de son indépendance dans le monde!

Il faut tenir compte de tout cela pour ne pas trop critiquer nos premiers gouvernants et les générations qui nous ont précédés, s'ils n'ont pas toujours compris le sens d'une expansion économique et les nécessités d'une marine et de colonies.

Au sein du Parlement comme dans le pays, des voix se sont élevées dès le début, voix après qui ont critiqué et démolé, mais aussi, voix vibrantes qui ont défendu notre grandeur. Les circonstances amèneront fatalement la nation à prendre des mesures pour trouver des marchés à l'extérieur; pour cette expansion, il faut une marine — de guerre, peut-être, — marchande, en tous cas. Des armateurs, des commerçants tenteront de créer des débouchés. Le gouvernement finira par les aider et le Roi pour suivre sa politique d'émancipation et de rayonnement au dehors.

Les premières années qui suivirent la Révolution de 1830 furent difficiles. Du jour au lendemain le pays n'avait plus de marine, plus de colonies; il fallait lui assurer une part dans le commerce international.

Nos marins et notre flotte militaires participeront aux essais de relèvement des affaires : nos officiers et équipages, en servant sur des navires marchands et sur des unités de nouvelles lignes créées par l'Etat, notre flotte en collaborant aux essais de colonisation.

Tout d'abord, des équipages de la flotte militaire, nourris et payés par l'Etat, furent accordés à des navires marchands. Un

premier arrêté royal, du 13 juillet 1834, fit bénéficier de cette mesure la firme Wattel d'Anvers. Jusqu'en septembre 1848, c'est-à-dire pendant quatorze ans, vingt et un voyages furent ainsi accomplis.

Après le sloop *L'Eclair*, le trois-mâts *Le Robuste*, de 350 tonneaux, appartenant à de Lescluse de Bruges, le brick *La Caroline* de l'armateur Coghén de Bruxelles, fit route avec un équipage militaire; le voyage de six mois vers Rio de Janeiro se termina en janvier 1836 et le navire rapporta notamment, disent les rapports, deux autruches, mâle et femelle, destinées au Roi.

Le brick *Charles*, de la Compagnie Wattel, le trois-mâts *Ariette*, la goélette *Louise* et le digre *Henriette*, reçurent aussi des équipages militaires.

En vue de la reprise des relations d'Anvers avec les Indes, la même mesure fut prise pour quelques bâtiments construits à Anvers et qui se trouvaient en Hollande. Le *Macassar*, trois-mâts de 800 tonneaux, armé de dix canons, appartenant à la firme J.-B. Donnet d'Anvers, fut de ce nombre; de même, le brick *Comte de Flandre* de 290 tonneaux, et le brick *Charles* qui fut abandonné dans le détroit de Macassar à des pirates auxquels nos matelots n'échappèrent qu'avec peine.

Le trois-mâts-barque *L'Emmanuel*, de 851 tonneaux, appartenant aux frères De Cock, de Gand, fit quatre voyages d'Anvers vers les Grandes Indes; au cours du premier voyage, en 1844, le lieutenant de vaisseau Van Haverbeke commandait le navire. Un incident se plaça au cours du voyage : Van Haverbeke se vit interdire l'accès de Canton, l'existence de la Belgique étant inconnue des mandarins. Van Haverbeke leur envoya l'aspirant de première classe Tack, porteur d'un vieil atlas où la Belgique figurait agrandie d'une partie de la Hollande, du Luxembourg et de la Flandre française. La carte, bien arrangée, montrait une Belgique importante, digne de traiter avec les Chinois. Tack dut cependant faire pression sur la douane et avoir recours à des arguments plus décisifs : il finit par lancer un service à thé à la tête de ses auditeurs en leur montrant les gueules des canons pointés sur la ville.

Le *Macassar* fit aussi quatre voyages d'Anvers à destination des Grandes Indes. Au cours de son troisième voyage, il toucha les rochers et dut se réfugier à Soerabahya où il fut accueilli avec enthousiasme par des Belges qui voyaient nos couleurs pour la première fois. La plupart d'entre eux se trouvaient à Java en 1830 et n'avaient pas eu l'occasion d'être rapatriés. Le navire revint à Anvers le 3 août 1837 ramenant, dit la chronique, une jeune panthère offerte au Jardin zoologique d'Anvers par un négociant belge de Java.

Le trois-mâts barque *L'Ambiorix*, de l'armateur J.-B. Donnet, appareille de même pour les Grandes Iles, en septembre 1845. Le *Schelde*, trois-mâts-barque, construit aux chantiers Marguerie, appartenant à la firme Catteau-Wattel, fit trois voyages aux Grandes Indes. Le voilier rentra le 10 septembre 1848 avec une cargaison de riz et de thé, et aussi une trentaine de singes pour le Jardin zoologique.

Par ces voyages, nos officiers et marins de la marine militaire rendirent un service considérable aux armateurs et aux négociants. Le commerce maritime ne semble pas les avoir appréciés à leur juste valeur, car il émit, à diverses reprises, un avis défavorable à toute extension du corps naval.

* * *

Les marins de la flotte eurent l'occasion de rendre d'autres services dans le même ordre d'idées. Pendant que les uns aidèrent les armateurs à reprendre une certaine place dans les grands

trafics, d'autres furent chargés de nouveaux services : lignes sur New-York, ligne Ostende-Douvres, lignes d'Anvers.

Après que le traité de 1839 eut consacré la situation difficile dans laquelle se trouvait le pays, l'idée naquit de créer une ligne maritime pour le transport de nos produits vers les marchés du nouveau continent. Ce premier essai ne fut guère brillant. Après avoir tenté de mettre la ligne en adjudication à la suite de la loi du 29 juin 1840, Charles Rogier acheta directement, à la Société Anglo-Américaine de Navigation, les S/S *Le Président* et *La British Queen*.

Avant d'être mis sous pavillon belge, le *Président* se perdit en mer au cours d'une tempête. La convention fut maintenue pour la *British Queen*. Le Parlement ratifia cet acte, non sans discussions orageuses et manifestations publiques.

La Marine royale fut chargée du service de ce navire. La *British Queen*, de 1,053 tonneaux, à trois ponts et trois mâts, de 234 pieds de long sur 37.6 de large armée de canons et ayant à bord des armes et munitions de guerre, avait accompli un certain nombre de voyages satisfaisants de Londres à New-York. Une réclame enthousiaste fut faite pour la ligne. La lecture du *Précurseur* de l'époque, nous révèle qu'il y avait à bord un luxe inouï : deux salles à manger, deux salons, des appartements de dames garnis de fauteuils, de glaces et d'un piano. Le *Moniteur belge* lui-même, dans son numéro du 15 septembre 1841, signale qu'il est muni d'un gazomètre et d'une salle de bains.

Le premier voyage fut terrible : les tempêtes se succédèrent ; le navire faillit heurter une banquise. Le voyage suivant ne fut pas plus heureux. Un coup de mer arracha un des tambours des roues à aubes et le navire faillit se perdre. Dès lors, la ligne n'eut plus la confiance du public. Après six voyages onéreux, le service fut suspendu et le 1^{er} octobre 1844 le navire fut vendu comme vieux fer.

Dix ans plus tard, un nouvel essai de ligne sur les États-Unis fut tenté par la Société Anonyme belge de Bateaux à vapeur transatlantiques, constituée à Bruxelles le 21 octobre 1855. L'État accordait un subside par traversée et exemptait l'armement de certains droits de navigation. Les deux premiers navires de la ligne, construits en Hollande, furent commandés par des officiers de la Marine royale, licenciés de la marine fédérale allemande. Ils n'effectuèrent que trois voyages à New-York.

La Société mit alors en service trois trois-mâts-barques à trois ponts, construits par Cockerill. Après une dizaine de mois d'exploitation, la compagnie dut suspendre son service. La société liquida en 1859.

Mais en 1860, le duc de Brabant insista à nouveau au Sénat sur la nécessité de ces communications transatlantiques. D'autres initiatives suivirent.

Entretemps, les marins de la Marine royale étaient utilisés à d'autres fins. C'était peut-être au détriment de leur prestige, mais ils firent contre mauvaise fortune, bon cœur.

A partir du 18 mars 1842, un vapeur assura un service de bateaux entre Anvers et la Tête de Flandre et, à partir du 7 avril, un second petit vapeur desservit une ligne Anvers-Tamise. La Marine royale assura l'exploitation de ces deux services.

Vers la même époque, le Gouvernement décida de renforcer nos communications avec la Grande-Bretagne en participant au service postal établi entre l'Angleterre et le Continent par Ostende-Douvres. La Marine royale assura ce service. Une première malle-poste fut construite en Angleterre, en vertu d'une loi du 9 juillet 1845 ; ce paquebot en fer, de 600 CV., filant 12 nœuds, baptisé le *Chemin de fer belge*, fut inauguré le 3 mars 1846. Sinkel signale que parmi l'équipage, le maître d'équipage Glabbeke, réalisant e type de John Bull, ancien corsaire, plaisait particulièrement aux

passagers et que le mécanicien Hoyaux rendit des services signalés dans les machines.

Deux autres vapeurs, semblables au premier, la *Ville d'Ostende* et la *Ville de Bruges*, construits aux chantiers Cockerill, furent lancés l'année suivante. Les horaires des voyages furent publiés dans le *Moniteur* à partir du 23 février 1846. Les bateaux furent ensuite rebaptisés *Diamant*, *Rubis* et *Topaze*.

La ligne n'a cessé de se développer depuis. La mise en service, l'année dernière, du *Prince-Baudouin* a permis au pays d'apprécier son essor.

La Marine militaire s'attacha à d'autres missions :

Ainsi, en 1856 et 1857, un ensablement important s'étant produit dans l'Escaut entre Doel et Bath, à hauteur du Banc de Saeltingen, le Gouvernement, pour calmer les inquiétudes du commerce d'Anvers, envoya la *Louise-Marie* sur les lieux, avec mission de vérifier le fait. Telle fut l'origine des sondages par lesquels fut dressée plus tard la carte de l'Escaut du lieutenant de vaisseau Stessels.

* * *

Après avoir rappelé l'activité des états-majors et des équipages de la marine, revenons à la flotte de guerre elle-même. Nous avons vu qu'une première phase s'est terminée par l'envoi à Ostende, en 1838, des deux brigantins trop haut matés. Dès cette année, on se rendit compte qu'il fallait un autre matériel pour remplir un rôle de représentation et de colonisation ; on alla jusqu'à proposer à la section centrale de la Chambre de faire construire deux bricks de 18 à 25 canons et une corvette de 24 pièces et d'établir un chantier militaire à Ostende. On se borna à acheter une goélette marchande de 200 tonneaux, primitivement destinée au commerce de légumes, construite à Bruges par Van Gheluwe. Elle fut armée de 10 canons enlevés à deux canonnières désaffectées et fut baptisée *Louise-Marie*, en l'honneur de notre première Reine.

La *Louise-Marie* quitta Ostende le 5 juillet 1840 pour une campagne de pêche aux Fercé ; un second voyage à Lisbonne pour y conduire notre représentant diplomatique, ainsi que je l'ai rappelé plus haut, fut le prétexte pour réclamer de notables économies sur le budget de la Marine ; à la fin de l'année, six des quinze unités existantes n'étaient plus en activité.

La *Louise-Marie* participa surtout aux essais de colonisation. Nous avons fait allusion aux débuts difficiles de notre indépendance et aux nombreuses tentatives de création de comptoirs et d'établissements coloniaux. Les premières entreprises avaient avorté par suite de difficultés financières ou politiques. C'est alors qu'à l'initiative du Roi, des particuliers fondèrent Santo Thomas de Guatémala. Une compagnie belge de colonisation fut créée dont les promoteurs furent les comtes de Merode, de Hompesch, van der Burch, le prince de Looz-Corswarem et d'autres. Elle racheta à une société anglaise ses droits sur la province de la Vera-Paz. Le 9 novembre 1841, la *Louise-Marie* quitta Ostende pour un voyage d'exploration sur les lieux, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Petit. Les rapports furent peu enthousiastes. On passa outre.

Le 14 mars 1843, le voilier belge *Théodore* quittait Anvers avec un premier contingent de colons, et la goélette *Louise-Marie* partit le 16 d'Ostende pour naviguer de conserve avec le *Théodore*. Le directeur de la Colonie, M. Simons, ingénieur du premier chemin de fer en Belgique, mourut en cours de route. Dès l'arrivée, l'enthousiasme tomba. Le matériel réuni pour l'établissement du poste était insuffisant. Des difficultés surgirent entre l'élément civil et le noyau de force publique qui avait été formé ; les statuts de la colonie étaient inspirés du plus pur communisme. Les colons furent minés par les fièvres et la boisson. Le Gouvernement envoya la goélette à la colonie pour

soutenir le moral des colons. Au cours des derniers voyages, la *Louise-Marie* était un véritable hôpital.

Des critiques véhémentes s'élevèrent. Le Gouvernement dut retirer son appui; les navires de l'Etat ne visitèrent plus la colonie et ce fut la fin. Après trois années d'existence, la colonie avait un passif de un million et demi. Le comte de Hompesch y perdit sa fortune et le Musée de la Porte de Hal racheta une partie de ses antiquités.

Sinkel, qui participa aux voyages qu'effectua la *Louise-Marie* vers Santo Thomas, donne ainsi son appréciation :

« Notre essai de colonisation a été mal conduit. Il a été mal conduit parce que la Belgique n'a pas de marine, ne possède pas ce moyen d'action indispensable non seulement pour la réussite de pareilles entreprises, mais de toutes les entreprises lointaines. Il faut une marine militaire dans un Etat où le goût de l'émigration n'est pas inné, afin de se procurer les éléments par lesquels se créent les relations commerciales avec les pays d'outre-mer, les débouchés directs, se forment des lignes de navigation nationales, de réaliser soi-même les bénéfices d'une situation privilégiée. »

Rappelons en passant qu'en 1844 une autre colonie belge fut fondée à Sainte-Catherine, au Brésil, sans le secours de l'Etat. Le brick *Jean Van Eyck*, partit de Bruges le 26 août avec 111 émigrants pour la Société de commerce brugeoise. En janvier 1846, ce navire y transporta encore 18 personnes. Ces colons furent presque complètement abandonnés par la mère-patrie.

La *Louise-Marie* ne fut pas le seul navire de guerre qui montra notre pavillon sur les mers. En 1842, le brigantin *Les Quatre-Journées* et deux chaloupes furent vendus et le produit de la vente servit l'année suivante à faire construire le brick *Prince-Royal*, sans l'intervention des Chambres. Mais M. Osy obtint des économies; le brigantin *Le Congrès* ainsi que deux canonnières furent désarmés.

Le *Prince-Royal* fut construit sur les chantiers des frères Van Gheluwe de Bruges, d'après les plans du *Cygne*, qui servait de type dans la Marine française. Ce ne fut que le 25 novembre 1845 que le navire prit sa place dans l'escadrille, et, à cette occasion, il reçut, à la demande du Roi, le nom de *Duc de Brabant*. Il avait à bord 130 hommes, officiers compris; il fut commandé successivement par Schockeel, Petit et Van Haverbeke.

Sinkel dit justement à son propos :

« Pas n'est besoin de grands vaisseaux, de gros canons pour imposer, montrer avec honneur le pavillon, donner une idée avantageuse des hommes et des choses de sa nation. Un petit brick de la marine anglaise *L'Arlequin*, vint un jour mouiller en rade de Singapore au milieu de grands navires de guerre. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Joli, coquet, ardent, son grément et sa voilure bien administrés, proportionnés, orientés, maniés savamment, habilement, trépidement, ayant son monde dans l'attitude et le nombre voulus, il cargua ses voiles et vint au mouillage avec une sûreté, une audace et en même temps une prudence qui excitèrent l'admiration de la population entière, européenne et indigène. Quelques instants après, lorsque le commandant vint à terre dans une embarcation image du navire qui, lui-même est celle de la nation, il fut accueilli avec autant de considération, de respect, qu'un amiral commandant une escadre. En général, pour les habitants des pays lointains, le bâtiment de guerre est un objet d'art qui rayonne plus ou moins suivant la discipline, la valeur des hommes qui l'arment. C'est le représentant de la civilisation. »

L'appréciation de Sinkel était exacte. Au cours de ses voyages, le brick de guerre, unité modèle, avec un équipage admirablement

dressé, bien tenu, représentait dignement notre pavillon à l'étranger; il était fêté et considéré à Rio de Janeiro, Buenos-Ayres, Valparaiso et dans d'autres contrées maritimes. Notre goélette, elle aussi, sut inspirer une flatteuse considération pour notre pavillon.

* * *

Mais en Belgique, chaque effort heureux est, hélas, trop souvent suivi d'une réaction mauvaise. La révolution de 1848 développa chez nous la politique des petites économies et la Marine fut sacrifiée la première. On n'accorda plus d'équipages pour la navigation vers les Indes. Le *Duc de Brabant* fut désarmé et les objets de son inventaire déposés dans les magasins. Deux canonnières goélettes et une chaloupe canonnière furent désarmées, les équipages licenciés, les officiers placés en disponibilité. Les dernières chaloupes furent désaffectées en 1850.

Certains officiers, écœurés, sollicitèrent l'autorisation d'entrer dans la Marine fédérale allemande, en voie de formation. Ils y obtinrent tous de l'avancement et reçurent le commandement d'un bâtiment. Pougin devint même chef d'état-major de l'amiral. Un autre reçut la direction des pupilles; le sous-officier Rombouts remplit les fonctions de capitaine d'armes et devint le maître d'équipage de la frégate d'Adalbert de Prusse. Lorsqu'en 1852 la Marine fédérale allemande fut licenciée, ces officiers furent tous pensionnés.

La *Louise-Marie* restait seule armée; elle croisait en été dans la mer du Nord pour la surveillance de la pêche et, en hiver, allait visiter les rives malsaines du Rio Nunez.

Rio Nunez! Souvenir épique de notre Marine royale!

L'armateur anversois Cohen avait obtenu l'appui du Roi pour un établissement colonial sur les rives du Rio Nunez, côte occidentale de l'Afrique. Le lieutenant de vaisseau Van Haverbeke fut chargé de procéder à une enquête sur place. La *Louise-Marie* mit à la voile le 20 décembre 1847 et rentra à Anvers en mai 1848. Van Haverbeke put donner de bons renseignements et conclure favorablement. Il avait du reste passé un traité avec Lamina, roi des Nalous, en guerre avec un roitelet voisin. Lamina cédait au roi des Belges, en toute souveraineté, les deux rives du Rio Nunez sur une largeur d'un mille sur chaque rive et jusqu'à 60 kilomètres à l'intérieur, moyennant une redevance de 5,000 francs payable en marchandises.

La *Louise-Marie* repartit en décembre 1848 vers la nouvelle colonie où elle arriva le 17 février 1849. C'est alors que se passa l'incident remarquable qui fut, avec l'échauffourée de Risquons-Tout, le seul fait d'armes, jusqu'en 1914, où la Belgique intervint pendant ses septante-quatre années d'indépendance. Le roi Mayoré, l'ennemi du chef Lamina, avait battu notre allié, le tenait prisonnier et faisait subir des mauvais traitements aux résidents français et belges. Ceux-ci réclamèrent justice et protection au commandant de la goélette *Louise-Marie*.

Le commandant Van Haverbeke remonta la rivière pour obtenir satisfaction. Cette première intervention n'eut aucun résultat. Le roitelet, mal conseillé et stimulé d'autre part par des Anglais qui désiraient accaparer pour eux seuls toute la traite et le commerce de l'intérieur, refusa de donner satisfaction. D'accord avec le commandant de la corvette française *La Recherche*, Van Haverbeke entreprit une nouvelle expédition vers la résidence du roitelet. La montagne de Bocca fut prise d'assaut, le village incendié et l'ennemi perdit un grand nombre d'hommes.

Cette affaire eut un grand retentissement. Nos officiers et l'équipage belge avaient fait preuve de grande bravoure. Le commandant Van Haverbeke, ainsi que l'enseigne Dufour (blessé) et trois autres officiers reçurent la Croix de la Légion d'honneur.

Les négociants du Rio Nunez envoyèrent une délégation à

Bruxelles pour remettre à Van Haverbeke le splendide sabre d'honneur qu'on peut voir au Musée de la Porte de Hal.

La *Louise-Marie* retourna au Rio Nunez le 31 décembre 1850; la leçon infligée aux Landoumas n'avait que momentanément calmé leur humeur belliqueuse. Les Nalous et les Landoumas étaient aux prises; ces derniers purent être refoulés à temps pour sauver l'établissement de M. Bicaise, correspondant des maisons belges. La goélette ne prolongea pas son séjour, les colons refusant de se transporter dans la zone d'action efficace des canons; le commerce de la région s'en trouva paralysé et le marché de Bocca fut abandonné.

Le roi Lamina, voulant voir son fils et son neveu en sûreté, — âgés respectivement de six et quatorze ans, — les confia à Van Haverbeke qui les amena en Belgique où la *Louise-Marie* revint le 15 juin 1852. La goélette retourna le 23 janvier 1853, pour remercier officiellement le commandant de la station française de Gorrée qui avait envoyé un vapeur dans le Rio Rongo où les intérêts belges avaient été compromis. Il apprit au cours de son voyage que la paix régnait au Rio Nunez et que les roitelets, apaisés, dirigeaient leur activité vers la diplomatie pour obtenir de la poudre et du genièvre. Le 7 juin, la *Louise-Marie* rentra aux bassins d'Anvers.

Plus tard (en 1858) la convention conclue avec Lamina fut dénoncée; le gouvernement belge fut exonéré de toutes charges; il avait payé 2,500 francs pendant trois ans et 500 francs pour rapatrier les deux négriillons. Nous pouvons, sur ce geste, finir cette belle page de notre marine royale.

Et voici la dernière : En mars 1853, la Chambre vota un crédit pour réarmer le *Duc de Brabant*; le brick était resté amarré dans les bassins de Bruges pendant cinq ans; le 8 octobre, il rentra à Ostende et le lieutenant Sinkel fut chargé de mettre les gréements en place.

Le *Duc de Brabant* fit un voyage à Santo Thomas, et un autre au Rio Nunez et la côte orientale de l'Amérique du Sud, pour s'enquérir où se trouvaient nos compatriotes émigrés à Sainte-Catherine. Le séjour à l'embouchure du Rio Nunez fut court, nos intérêts étant devenus presque nuls et les roitelets y vivant en paix. Quant à la colonie de Sainte-Catherine, endroit délicieux et bien situé, elle eût pu être prospère, mais l'organisation en fut mauvaise et la malencontreuse affaire de Santo Thomas avait paralysé les énergies.

La remise en service du brick ne constitua pas un effort sérieux. Le mécontentement se fit jour parmi les officiers; ils comprirent que si le Roi et son entourage désiraient une marine, le gouvernement n'osait pas en vouloir. Brialmont, alors capitaine, s'intéressa à leur sort. Il fit paraître, à la fin de 1854, une brochure intitulée : *L'utilité de la marine de guerre belge*, qui déclencha des discussions orageuses.

Une commission fut instituée le 1^{er} juillet 1855 pour examiner les différentes questions se rattachant à la marine militaire. En suite de ce rapport, déposé vers le milieu de l'année 1856, le ministre des Affaires étrangères, Vilain XIII, rédigea un projet de loi destiné à créer une flottille de guerre du coût de 7 millions, à laquelle on attribuerait un budget annuel de 3 millions. Mais d'autres commissions déclarèrent qu'il fallait consacrer plusieurs millions supplémentaires à la défense d'Anvers et des rives de l'Escaut et le ministre, en présentant le budget en 1857, demanda le *statu quo*. En 1858, une nouvelle commission fut instituée. Elle examina des projets de défense de l'Escaut. Le Cabinet des ministres résolut de ne pas prendre de décision. La Marine royale devait mourir lentement et on laissa les navires pourrir dans l'Escaut. Au commencement de 1859, la *Louise-Marie* fut désarmée et son équipage transféré à bord du *Duc de Brabant*.

Dernière réaction : le 10 mars 1860, un projet de loi fut déposé pour remplacer les voiliers hors de service par deux bâtiments à vapeur. Mais devant l'hostilité parlementaire, le 4 avril 1862, Charles Rogier retira le projet, déclarant que le gouvernement renonçait à la marine militaire bien qu'il en fût partisan. Le *Duc de Brabant* fut désarmé et le 11 avril 1862 les termes « Marine royale » furent remplacés par la dénomination « Marine de l'Etat ».

Le brick eut une belle mort; il servit d'expérience pour les mines sous-marines et le 18 août 1864 il sauta dans l'Escaut, près de Sainte-Marie.

La goélette, seul bâtiment de la Marine royale qui portât des blessures glorieuses, fut affectée d'abord à l'hydrographie, placée ensuite dans le bassin Mexico à Anvers et mise en vente lorsqu'on constata que des maraudeurs, après en avoir enlevé les cuivres, en commençaient la démolition. Elle devait débiter comme transport de légumes, e'le finit en magasin de charbon.

* * *

J'ai évoqué cette marine, peut-être avec le regret qu'elle ait disparu. J'ai pu laisser l'impression d'être attaché à de vieilles choses, aux souvenirs d'un passé glorieux. En réalité, j'ai tracé les grandes lignes de nos mouvements expansionnistes pour y trouver, après avoir rappelé ailleurs les arguments économiques et politiques, l'argument historique en faveur de notre développement maritime.

La conclusion qui se dégage de cet exposé n'est pas qu'il faille une marine de guerre, c'est-à-dire un ensemble de grandes unités navales sillonnant la haute mer. Notre pays pourrait difficilement se permettre le luxe d'un tel prestige. Il a des conceptions plus utilitaires. Il se concevrait cependant que les éléments existants des services maritimes, de police, de sécurité, d'enseignement, soient, au moment opportun, adaptés à une mission de défense côtière et fluviale, et dès le temps de paix une pareille organisation peut être envisagée dans le cadre maritime.

La grande constatation est que le pays, aux différentes époques de son plein épanouissement, s'est tourné vers la mer et que ses efforts d'expansion, indispensables à la vie d'un peuple comprimé dans un territoire exigü, se sont basés et doivent s'appuyer sur une flotte battant pavillon national. Cette vérité a surgi des temps passés où navires marchands et navires armés en guerre se confondaient et poursuivaient les mêmes buts économiques. Elle reste plus éclatante que jamais, maintenant que la spécialisation en tous domaines a nettement séparé le marchand du guerrier; la flotte de commerce reste la grande arme de pénétration économique.

Nos gouvernants n'ont pas toujours pu se rendre compte de la primauté des intérêts que nous avons sur les eaux. Notre peuple, rétif à l'esprit d'aventure, ne s'est pas souvent passionné pour l'aventure maritime. Mais nos grands Princes, lorsqu'ils étaient de chez nous, ont compris la nécessité de cette expansion maritime.

Et il s'est toujours trouvé des hommes — et grâce à eux le pays n'a jamais perdu sa voie — qui ont défendu nos pavillons sur les mers, qu'ils fussent marins ou hommes d'affaires ou simplement chemineaux d'idéal, combattant pour l'Idée, menant la grande campagne pour l'éveil, chez nous, du sens de la mer.

Le marin se retrouve à travers les générations; il garde les mêmes qualités de force et de calme, de savoir et d'endurance, d'énergie et d'héroïsme. Il est le premier artisan de notre épanouissement économique et la première force qui protège nos intérêts à l'étranger. Ils ont été, et restent tels, tous, les van Meckeren, les Diriecksen, les marins de la Grande Guerre, les Van Haverbeke de la *Louise-Marie*, les Gonthier du *Jean Jadot*.

La grande voix de la mer les appellera toujours, et toujours ils y répondront. Et c'est notre espoir pour l'avenir!

A côté d'eux, se trouveront sans cesse ceux qui veulent que leur pays soit grand, qu'il atteigne ses vraies destinées en assurant les besoins de son peuple par une participation suffisante aux échanges internationaux, ceux qui désirent que la nation comprennent l'activité profonde qui surgit de la mer, et que passé ainsi le souffle immense du large à travers la Patrie.

Ni l'horizon borné du village, ni le silence de l'ignorant, ni l'indifférence de l'égoïste, ni la critique de l'envieux, ne prévaudront contre la foi ancrée au cœur des hommes.

Du fond du passé, des voix sans nombre crient leur désir de grandeur pour la terre de chez nous. Rien n'étouffera ces voix.

La flamme ne bat plus aux grands mâts de nos vaisseaux de guerre. Mais l'enthousiasme juvénile pour les grandes causes s'élève encore au fond de nous.

Et cette flamme-là ne mourra jamais!

HENRY DE VOS,
Avocat honoraire,
Directeur général de la Marine.

Un grand Belge

Charles de Lannoy

vice-roi de Naples

1482-1527

Nous connaissons encore mal nos gloires. A force de lire presque uniquement des livres étrangers et d'entendre des conférences étrangères, trop de Belges ne font dater leur patrie que de 1830 et oublient le rôle considérable qu'elle a joué dans la vie européenne depuis le moyen âge.

Il est une période glorieuse entre toutes pour notre pays, c'est celle où un prince, Belge de cœur et d'âme, Charles-Quint, fut l'arbitre des destinées de l'Europe. Comme le rappelle M. Pirenne, à cette époque « les Belges furent par excellence les instruments de la politique mondiale d'un souverain, qu'en sa qualité d'héritier des ducs de Bourgogne, ils se faisaient gloire de servir comme leur *prince naturel* ».

On n'a pas assez étudié le rôle des collaborateurs de ce grand empereur, et l'on n'a pas été assez juste pour ce grand souverain lui-même. Il est incontestable que si l'histoire n'avait pas été écrite par des sujets des pays qu'il a vaincus ou par des adeptes des théories qu'il a combattues, on devrait, en toute impartialité, parler dans les manuels du « siècle de Charles-Quint » comme on y parle du « siècle d'Auguste » et du « siècle de Louis XIV ».

C'est pourquoi on ne saurait trop louer MM. Léon-E. Halkin et Georges Dansaert d'avoir attiré l'attention du public belge sur cette grande époque en évoquant, au moyen de nombreux documents inédits, la figure de Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, l'un des plus fidèles lieutenants du grand empereur (1).

Issu de cette chevaleresque noblesse du comté de Hainaut, si féconde en hommes de guerre de première valeur, Charles de

Lannoy reçoit une éducation avant tout militaire, mais ses dons naturels, développés par un voyage de plusieurs mois qui le conduit en Espagne, en France et en Allemagne, suppléent à son manque de formation scientifique et font de lui, comme le dit Brantôme, « un très habile homme ».

La guerre contre le duc de Gueldre, ce remuant voisin des Pays-Bas, achève de lui donner une formation de chef. Il se distingue plus tard au siège de Tournai, ce qui lui vaut l'honneur de devenir le premier gouverneur de cette ville, que sa capitulation du 1^{er} décembre 1521 incorpore définitivement aux provinces belges.

Son souverain l'appelle bientôt à faire valoir ses qualités sur un plus vaste théâtre en le nommant, en 1522, vice-roi de Naples. Qui connaît l'importance de l'Italie dans la politique internationale du XVI^e siècle appréciera le degré de confiance que l'empereur témoignait par cette nomination au fidèle serviteur dont il avait pu, dès son enfance, apprécier l'énergie, l'intelligence et la prudente sagesse.

Cette confiance Lannoy la justifie pleinement; il parvient à s'attacher les Napolitains en se montrant à la fois fin psychologue et bon administrateur. En même temps il utilise ses qualités d'homme de guerre en défendant le royaume contre le péril turc, contre les menaces françaises et contre les prétentions du duc d'Albany.

Réorganisateur de l'armée impériale en Lombardie, Lannoy allait avoir à tenir tête à François I^{er} en personne. Après cinq mois d'une lutte indécise, le roi de France mettait le siège devant Pavie, principale place d'armes des Impériaux dans l'Italie du Nord. La résistance énergique de la place donne à l'armée de secours le temps d'arriver et c'est ainsi que s'engage, le 24 février 1525, une des batailles les plus célèbres de l'Histoire. On en connaît l'issue. Blessé à la main et au visage, François I^{er} continuait à se battre en vrai paladin; entraîné dans la chute de son cheval, il risquait d'être massacré, lorsque Charles de Lannoy le dégage, le relève et s'inclinant reçoit son épée au nom de l'empereur.

C'était la seconde fois qu'un roi de France se rendait ainsi à un Belge : à Poitiers, Jean le Bon, vaincu, avait remis son gant et son épée à un chevalier flamand, Denis de Moerbeke.

François I^{er} demande à être transporté en Espagne, attendant beaucoup d'une entrevue personnelle avec Charles-Quint. Charles de Lannoy, partisan d'une paix durable, y consent et ainsi l'homme de guerre va se muer en diplomate. Il joue un rôle très actif aux conférences de Tolède, multipliant les démarches auprès du roi, qui finalement pour obtenir sa liberté signe, le 14 janvier 1526, le traité de Madrid. Le vice-roi de Naples a l'insigne honneur d'y apposer sa signature à côté de celle du Roi très chrétien. Au cours de cette négociation, il avait fait preuve de réelle habileté. « Placé entre un vaincu retors et un vainqueur insatiable, il a respecté la dignité du captif tout en servant avec talent son empereur dans les négociations diplomatiques comme sur les champs de bataille. »

Restait à obtenir l'exécution de ce traité que, dès sa signature, François I^{er} était intimement décidé à ne pas respecter quand il aurait recouvré la liberté. Tous les efforts de Lannoy qui suit le roi en France, restent stériles; il doit assister impuissant à la conclusion d'une nouvelle ligue dirigée contre son souverain et s'entendre dire par François I^{er} lui-même qu'il ne pouvait se considérer comme lié par un serment prêté alors qu'il était encore en captivité.

Force est donc à Lannoy de reprendre le métier des armes pour mettre sa vice-royauté de Naples à l'abri des attaques des alliés du roi de France, mais il est chargé en même temps de « gagner le pape » Clément VII et de le détacher de la Ligue de Cognac. Après diverses péripéties, il parvient à décider le pape à signer

(1) LÉON-E. HALKIN et G. DANSART, *Charles de Lannoy, vice-roi de Naples (1482-1527)*, préface de Henri Pirenne, Paris-Bruxelles, Desclée de Brouwer et Cie, l'Édition Universelle, 1935, gr. in-8°, 334 pages avec 8 planches.

un armistice et est reçu à Rome avec les plus grands honneurs. Vainement Lannoy s'efforce-t-il d'empêcher le connétable de Bourbon de continuer sa marche contre la Ville Éternelle. Il comprenait qu'un coup de force sur Rome devait compromettre à jamais l'influence impériale en Italie et, ne parvenant pas à faire entendre raison au connétable, il se retire à Sienna pour ne pas s'associer à une politique brutale et à courte vue. Aucune responsabilité ne lui incombe par conséquent dans la prise de Rome et dans les massacres et pillages qui s'ensuivirent. Ses interventions en faveur de Clément VII le font mal voir par le prince d'Orange, qui a remplacé le connétable de Bourbon à la tête de l'armée impériale. Lannoy doit même s'enfuir de nuit pour ne pas être massacré par les soldats qui l'accusent d'avoir retardé le paiement des contributions de guerre imposées au Souverain Pontife. Le prestige que cette attitude lui vaut auprès du pape donne même à Charles-Quint l'idée de charger le vice-roi d'obtenir de Clément VII une condamnation du roi d'Angleterre Henri VIII, qui en ce moment voulait répudier Catherine d'Aragon et sortir ainsi de l'alliance impériale.

Le prince d'Orange était de plus en plus débordé par ses soldats rebelles à toute discipline et les affaires de l'empereur allaient de plus en plus mal en Italie. Au milieu de la détresse générale, c'est encore à Lannoy que l'on fait appel, mais l'épidémie de peste qui désolait l'Italie le surprend à Aversa, où il meurt le 23 septembre 1527.

Ainsi disparaissait, après une carrière prématurément terminée, mais où il avait pu donner sa pleine mesure dans la guerre comme dans la paix, un des grands capitaines du XVI^e siècle et un des plus illustres enfants dont la Belgique ait à s'enorgueillir. La façon dont MM. Halkin et Dansaert ont rappelé le vainqueur de Pavie à la mémoire de nos contemporains mérite les plus grands éloges. Ils placent fort bien la vie de leur héros dans le cadre des grands événements historiques auxquels il fut mêlé et se tiennent à égale distance de la vie romancée et de l'érudition rebutante. Ils publient en appendice de nombreux documents inédits, choisis parmi ceux qui ont servi de base à leur travail et que les chercheurs seront heureux de voir mis à leur disposition.

Vicomte Ch. TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

En quelques lignes...

Anniversaire

Ainsi donc, la *Revue catholique des idées et des faits* entre dans sa quinzième année. C'est un bail. Plus modeste, la rubrique des échos « en quelques lignes » n'a guère dépassé douze mois d'existence. Douze mois au cours desquels la fuyante actualité s'est chargée de nous fournir des sujets pour nos commentaires.

Et de relire, au gré du hasard, quelques-uns de ces feuillets écrits sur l'eau, c'est toute une philosophie qui s'ébauche : philosophie de l'histoire, de l'histoire d'hier et de celle de demain. Qu'est-ce qu'un fait historique, un fait décisif, autrement dit, un fait digne d'attirer l'attention du chroniqueur? Depuis Seignobos, Aulard, Mathiez et autres pontifes de l'historiographie officielle et conforme aux principes méthodologiques, la question n'a pas cessé de préoccuper les gens de métier. Il nous paraît à nous, sans doute parce que nous jetons sur les êtres et les choses

le regard du dilettante, que l'explication scientifique de l'action humaine est entreprise vaine.

Non pas qu'on prétende dénier à l'histoire sa valeur didactique. Mais précisément, l'absence de tout parti pris est la condition même de tout enseignement qui se fonde sur les leçons de la vie. Dans cette rubrique sans prétentions, nous n'avons pas l'habitude d'expliquer les mystères, d'introduire notre lecteur dans les arcanes des systèmes ou des plans. Il nous suffit de varier les points de vue, de promener notre « camera » (pour parler le langage d'aujourd'hui) sur les mille et un spectacles que l'actualité quotidienne suggère à notre curiosité. La véritable notion de fait historique ne serait-elle pas déterminée, à tout prendre, par l'ébranlement de notre sensibilité, par le déclenchement de nos facultés d'observation et de raisonnement? Il faut laisser aux savants — ou qui se croient tels — l'ennuyeux privilège d'imposer à autrui leurs ratiocinations. Chez nous, « en quelques lignes », on se contente de vivre, les fenêtres ouvertes sur le monde...

Jean Moréas

Voici vingt-cinq ans qu'il est mort. Il portait un beau nom : Papadiamantopoulos, et qui eût ravi Hérédia. Venu d'Athènes à Paris, pour y poursuivre des études de droit, il se laissa gagner très vite par l'atmosphère symboliste. Mais l'hérédité méditerranéenne reprenant le dessus, il fonda, en 1891, cette curieuse « école romane », qui revendiquait le principe gréco-latin, le myrte d'Attique et le laurier de Rome.

Poésie savante, d'ailleurs et — l'on dirait volontiers — de seconde intention. En effet, Jean Moréas imitait les Anciens dans les imitations qu'en avaient faites les artistes de la Pléiade. Une affectation d'archaïsme puéril l'inclina vers les troubadours du moyen âge. D'autre part, il admirait Racine, modèle achevé.

Les *Stances*, de Moréas, constituent l'aboutissement de cette poésie qui se cherche. C'est, dans la ligne du plus pur classicisme, avec mesure, avec sobriété, sous le signe de la grâce et de l'émotion, un des recueils les plus parfaits de la lyrique française.

*Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage,
Un secret avertissement,
O feuille, qui me viens effleurer le visage
Avec ce doux frémissement?*

Jean Moréas exerça sur sa génération une influence d'homme à homme. Il tenait, au Quartier Latin, cénacle. Les brasseries abritaient ses rêves et de bénévoles auditeurs. Dans la fumée des pipes, devant les soucoupes empilées, un poète pleurait sur les ruines du temple grec. Vingt-cinq ans qu'il est mort! *Longum aevi spatium...* Il n'y a plus de place parmi nous pour un Papadiamantopoulos.

Le centenaire de Camille Lemonnier

Le Maréchal des Lettres belges n'aura pas été fêté pour son centenaire. Il y a des commémorations qui « tombent » mal. L'heure est aux soucis économiques, aux menaces de guerre. La littérature, plus que jamais, est reléguée à l'arrière-plan de nos préoccupations.

Au demeurant, la gloire de Lemonnier n'est pas de celles qui grandissent avec le recul des années. Nous nous apercevons, aujourd'hui, que ce tempérament richement doué n'avait rien d'original. Si Lemonnier se renouvela plus d'une fois au cours de sa carrière, ce fut toujours à l'instar de Paris. Disciple de Zola dans ses premiers romans, il se contenta de suivre la courbe des modes littéraires. On le vit, tour à tour, verser dans le style artiste et dans un naturisme que gonfle le symbole. Ses révoltes anti-

sociales ne sont que des échos, sonores et verbeux. Et la langue, rocailleuse, outrancière, toute en néologismes, en effets difficiles, a terriblement vieilli.

Comme beaucoup d'écrivains de chez nous, Lemonnier se montra supérieur à lui-même dans cette littérature régionaliste qui fait surtout appel au pinceau du descriptif. Pour rendre certains aspects de la terre wallonne, pour faire chanter le vent dans les moulins de la plaine flamande, Camille Lemonnier a trouvé, non seulement l'accord avec le paysage, mais la sympathie pour les héros quotidiens de ses simples récits. *Le Petit Homme de Dieu* serait bien le chef-d'œuvre apaisé du fougueux Maréchal.

Et ce centenaire discret nous proposerait une leçon d'humilité. Mieux vaut cultiver avec amour le petit coin secret du jardin clos que de s'exposer à mesurer sa chute à la hauteur d'un fol orgueil. La littérature régionaliste reste, pour le prosateur belge, la veine la plus sûre. « J'aimerais mieux, disait César, être le premier dans un village... »

Un lundi matin...

... Mais un lundi matin qui n'était pas comme tous les autres. D'ordinaire, les lecteurs du journal, sur la plate-forme du tramway, se préoccupent surtout des résultats sportifs. Le dimanche est, dans les salles de rédaction, journée creuse. On a donné ordre au metteur en pages de recueillir sur le marbre les articles en souffrance, de racler les fonds de corbeille sur le bureau du secrétaire de rédaction. Et c'est pourquoi le numéro du lundi matin est l'hebdomadaire sacrifié.

D'où vient se fait-il que, ce lundi matin, tous les fronts rembrunis se penchent sur la page des informations politiques?... En vérité, la plate-forme du tramway ne réunit plus les supporters de l'Union ou du Daring, les enragés de cross-country ou les passionnés de cyclisme : tous les Belges, face au péril, se retrouvent le sens civique.

Est-ce bien sûr ?

J'ai ouvert les yeux, j'ai prêté l'oreille. Autour de moi, que lisait-on, de quoi parlait-on ? Du franc. Rien que du franc. C'est-à-dire que les soucis du *man in the street*, ce lundi matin, tournent autour du problème financier, de la situation économique. Inflation ou déflation, parité-or ou économie dirigée : les avis divergents se rencontrent tous cependant sur le plan des intérêts matériels. Mais de l'Allemagne qui s'arme, de Hitler qui menace, des nuages couleur de sang qui s'amoncellent à nos frontières de l'Est, il n'en est pas question, pas un instant.

Je dis que c'est là l'indice d'une mentalité détestable. Détestable et qui fait pitié. On nous a tant répété que l'économique est roi, que nous avons accoutumé de tout mesurer à l'aune. Comme des épiciers. La guerre, qui a fait aux Belges une mentalité de mercantis, nous a laissé ce sinistre héritage : la paix sans idéal. Et ce lundi matin, des millions de nos compatriotes se préoccupaient de francs et de centimes sans songer — les malheureux ! — que le Boche viendrait les mettre d'accord.

Sous le signe de la Vierge

Si ce n'est pas une mésange au col bleu qui chantait sur la branche, en ce matin d'Annonciation, qu'Adolphe Hardy me jette, la première pierre ! Dans la ramure, c'était fête. Les chatons des saules semaient une pluie d'or, l'étang miroitait ; on entendait toute la rumeur de la vie qui montait, qui s'époumonait à crier dans les pousses menues et à travers les bourgeons fragiles : « Je suis là, je suis là ! »

Les préludes d'une marche triomphale éclataient dans l'air encore pâle. Toute l'harmonie, toute la musique, on l'a découverte

soudain, comme on débouchait à l'orée de la forêt, au seuil de cette touchante petite église de Notre-Dame-au-Bois.

C'est là que se célèbre la vraie fête du printemps, parmi les cierges et les lilas. La Vierge y convie ceux qui ont besoin du message des anges et du sourire d'un Enfant-Dieu. Elle est sur cet autel d'un autre siècle, petite statue miraculeuse, Dame noble depuis la gratitude des rois qui, autrefois, l'honorèrent, et si tendre servante de ces humbles que voilà penchés, avec leur prière toute neuve, sur des prie-Dieu du temps jadis...

Dans les cadres vermoulus, de jeunes princes aux joues toutes rondes ont, comme les enfants à la messe, l'air d'être chez eux. Dans ce royaume où l'on bénit volontiers ceux qui leur ressemblent, il y a aussi, entre des saints d'une archaïque candeur, des têtes couronnées et graves, des tableaux de prix.

En roulant leurs grandes eaux, les orgues semblent venir d'au delà des âges. La grâce déferle et le temps est aboli.

Le vieil abbé prémontré, avec sa robe blanche et ses gestes monacaux, a une réputation de grand historien. Et c'est toute l'histoire, l'histoire de la salutation et de la joie qu'il commente en ce jour de printemps, dans la petite église séculaire.

Sur le vitrail de gauche, la lumière découpe le profil auguste et recueilli du grand Cardinal. Le passé et les souvenirs entourent les cœurs d'une présence très douce. Par la porte entr'ouverte, on entend les oiseaux qui, dans le cimetière, chantent éperdument le renouveau. Une vieille femme qui a mis sa capote du dimanche implore, les bras en croix. Grisé de cantiques et d'encens, un petit garçon s'est endormi la tête sur les genoux de sa mère. *Le Magnificat* s'élève et il en est, dans la foule, qui récitent un *Ave Maria* en songeant à cette *Revue catholique* qui, il y a quinze ans, par un même jour de printemps et d'Annonciation, naissait sous le signe de la Vierge et des plus beaux espoirs.

Prix Minerva 1935

Les femmes triomphent volontiers dans les joutes littéraires. C'est Claire Sainte-Soline qui a décroché cette année le prix Minerva. La lauréate est agrégée de physique et de chimie, et professeur de lycée : l'Université plante une fois de plus son drapeau sur la citadelle du loisir, autrement dit sur le roman.

Le livre couronné *Journée* témoigne d'un art excellent, d'un métier éprouvé. Il contient toute une philosophie de la médisance et qui ne manque pas d'âpreté.

L'auteur a voulu rétrécir dans le temps une action qui commence à l'aube et, au soir, s'estompe jusqu'à n'être plus que la rumeur des âmes et des passions. On pense à l'affolante ronde des méchantes langues de *Figaro*. Et cette ronde a quelque chose de plus hallucinant encore, de plus échevelé. Il faut à peine une journée pour que la médisance, servante de tous les vices et complice de toutes les lâchetés, ait ravagé les réputations et les cœurs. Toutes les petites natures sont là pour l'accueillir, pour lui faire produire des fruits. Le drame initial se passe dans un petit bourg. Ce n'est qu'un crime assez banal. Et pourtant, on a l'impression nette et violente de toute la méchanceté, de toute l'avarice du monde. L'attention subit un décalage forcé : malgré soi, on est porté plus loin. Ce ne sont plus ces trois villageois seuls qui apparaissent comme les assassins de la pauvre vieille au magot. Au delà se profilent les gens des petites villes avec leurs petites passions, leurs petites rancunes et au delà encore, tous ceux qui scrutent la vie des autres, qui la jugent, qui la déforment, tous ceux qui, sans souci de tuer les autres et de se tuer eux-mêmes, se laissent mener par la fièvre de l'argent.

Il fallait une femme pour scruter aussi méticuleusement le fond des âmes et les décompser. Il fallait, pour leur donner ce soufflé, ce soufflé maudit, un talent robuste et qui ne craignît pas de

s'aventurer dans les cercles infernaux. Claire Sainte-Soline a parfaitement mérité la distinction d'un jury qu'on dit sévère parce qu'il est féminin.

L'Ile au trésor

Nous l'avons découverte, l'autre dimanche, au Pays du cinéma. Mais quiconque y voudrait, à notre exemple, aller y chercher le trésor, devra se mettre en état de grâce enfantine et recréer, en face de l'écran, la lumière blanche du cœur. C'est d'un film pour enfants qu'il s'agit. Il y en a trop peu, même pour le plaisir des grandes personnes. *Peau-de-Pêche*, de Gabriel Maurière; *Emile et les DéTECTIVES*, d'Erich Kaestner; *Alice au Pays des merveilles*, *Sans Famille* sont à peu près les seuls que l'on puisse, avec quelque raison, classer dans le genre. La littérature qui plaît aux enfants — ces juges implacables — n'a pas encore été assez exploitée par les cinéastes. Et les spectacles où les enfants sont admis n'ont rien qui puisse embellir l'univers des petits en y introduisant la Poésie.

En tirant du célèbre roman de Stevenson une bande des plus sympathique, on a témoigné, enfin! de quelque goût pour la fraîcheur et le merveilleux. Le merveilleux — on l'oublie trop — est un phénomène intérieur. L'enfant le crée et le contemple en lui-même. Avant d'avoir quitté l'auberge solitaire où il vivait avec sa mère, Jim, le jeune héros, sait déjà ce qu'est l'Aventure. Et le Mystère est entré dans ses rêves bien avant ce soir d'orage où un vieux ruffian est venu réclamer une chambre et du rhum.

Le drame et l'étonnant voyage ne seront que la suite logique de ses songes. Il ne connaît pas encore le soupçon. Les assistants sont horrifiés par la chanson macabre du marin ivre : *Sept hommes sur un cercueil noir...* L'enfant n'y voit que le charme d'une mélodie. « Ma parole, mais il chante joliment bien! » répondit-il aux remarques du Coroner.

Le secret du coffre et de la carte ne l'étonne pas davantage. Seuls la trahison et le mal le bouleversent. Depuis toujours, il a senti l'appel de la forêt que le soleil inonde et où l'accueillent, tels de vieux amis : babouins et kakatoès.

Et c'est nous, les grands, qui sommes seuls à rester impitoyables devant le bandit dont nous ne voyons pas le relief, qui sommes incapables de découvrir dans l'âme noire du ruffian ce coin de ciel bleu ressuscité par la confiance d'un enfant. Lui, le petit au cœur vaillant et miséricordieux, ne s'y trompe point. Il fait son devoir, mais il demeure fidèle.

Et voilà la morale d'un conte ravissant et qui se déroule dans un décor de songes, en dehors du temps, à travers des vergues et parmi les palmiers, dans les bleus de la mer et les roses de la forêt vierge, au bruit des mousquets et d'une incomparable musique intérieure.

Rois et valets

C'est beaucoup plus terrible que d'être Persan. Je suis la personne qui ne joue pas au bridge. Comment peut-on ne pas jouer au bridge! Il y a là un vice, une ignorance, un état que nul ne consent à me pardonner. Voilà bien la paix qu'on refuse aux poètes! Et s'il me plaît à moi d'échapper à la sécheresse des mathématiques, au souci des gains et aux règles, pour ne voir dans les cartes qu'une mascarade, un prétexte à fantaisies.

N'en déplaise aux joueurs, je ne fréquente les cartes qu'à la manière d'Alice au Pays des Merveilles et faisant d'excellentes *jokes* avec les personnages. L'air sérieux du valet de carreau m'explique pourquoi, dans le jeu des tarots, il succéda à Odin l'Enchanteur.

S'il y a, au royaume des cartes, un percepteur des contributions, je l'imagine volontiers sous les traits de Lancelot, le valet de trèfle, rond-de-cuir pointilleux, coupeur de cheveux en quatre. Mais j'aime autant vous dire qu'Hogier avec sa hallebarde ne m'inspire pas plus de confiance que celui qui n'a, pour se défendre, que le verbe acéré et la force brutale. Sa patronne, la reine de Pique, n'a rien de plus séduisant : c'est une amazone toujours prête au combat, revancharde et féministe par carence de cœur. Pourquoi prend-elle les traits de Pallas-Athéné, si ce n'est pour montrer que la sagesse sans un grain de folie, est dépourvue d'attraits? Et cette tulipe noire et ensanglantée qu'elle a cueillie dans les batailles, n'est-ce pas le symbole de la femme qui, sous prétexte de faire du bien à son prochain, satisfait son propre besoin de querelles et de discussions?

Le roi de cette reine est parfaitement assorti : un homme de loi, un barbon auquel on souhaiterait les pires mésaventures pour le sortir de son air solennel et ennuyeux, pour le voir agiter désespérément sa chandelle jaune et sans flamme. Judith, la reine de carreau, a une rose à la main : c'est elle qui règne, bien que le sceptre appartienne à la reine de cœur. Mais avoir le cœur sur la main ne suffit pas, m'assure-t-on, pour gagner la partie. C'est l'infortune de Judith de n'avoir pas d'autres atouts.

Rois et valets : les personnages du jeu de cartes ont, comme on voit, une façon assez plaisante de représenter les types humains. Et de l'autre côté du miroir, Alice et les poètes édifient des châteaux pour le plaisir de les voir s'aplatir.

Viennent de paraître

CHEZ PLON

PROGRÈS ET RELIGION

ENQUÊTE HISTORIQUE

PAR

CHRISTOPHER DAWSON

Traduit de l'anglais par Pierre BELPERRON

Préface de DANIEL-ROPS

(Paris : Plon, fr. 13.50)

De la Révolution française à 1914, régna la religion du Progrès. L'humanité mit sa foi et son espérance dans la science, dans le Dieu-machine. Elle rejeta les croyances, et en particulier les croyances chrétiennes.

La Grande Guerre montra que la science sans Dieu pouvait fort bien conduire l'homme à la barbarie, en dépit de tout son orgueil et de toutes ses machines.

Aujourd'hui, de nombreux essayistes s'emploient à démolir les idées sur quoi vécut nos prédécesseurs outrecuidants, et à rechercher les bases d'un ordre nouveau. Il est grand temps de redécouvrir l'Eglise. C'est sur Elle que les esprits clairvoyants veulent reconstruire une civilisation.

M. Christophe Dawson, professeur à l'University College d'Exeter a écrit, sur ce sujet, un ouvrage des plus remarquables. C'est à la fois une histoire des idées et un plan de reconstruction de l'Europe.

Le public de langue française saura gré à M. Pierre Belperron d'avoir traduit le livre du professeur anglais d'une manière limpide qui en rend la lecture aussi aisée que profitable.

ISABELLE SANDY : **La Soutane sanglante**, roman (Paris, Plon : 12 fr.)

L'auteur des *Soutanes vertes* publie un roman de la même veine appelé au même succès. Il s'agit cette fois non d'un curé pauvre, mais de ce que l'on pourrait appeler un prêtre social, un prêtre apôtre de la zone dans le cœur duquel se joue le drame moderne.

Le livre est dédié à « Pierre l'Ermite, entraîneur d'âmes et amis des humbles ». C'est dire que cette œuvre littéraire est en même temps une œuvre d'édification.

Sainte-Croix- de-Jérusalem

LE CULTE DE LA CROIX A JÉRUSALEM
ET AU PALAIS SESSORIEN

La munificence de Constantin, attestée à Rome par la construction de deux grandes basiliques, Saint-Pierre et le Latran, et de plusieurs petites (1), se déploya en Orient avec tout autant d'envergure. Il semble que le premier empereur chrétien, celui qui transporta le siège de l'empire hors de Rome, ait eu à cœur de marquer ici et là les lieux saints par des constructions grandioses. Ici, ce sont les tombeaux des apôtres et des martyrs; là-bas, c'est Bethléem et c'est Jérusalem. A Bethléem, il fit la basilique de la Nativité, encore debout. A Jérusalem, il construisit trois églises connexes, dont parle Eusèbe dans son panégyrique de Constantin, l'une en mémoire de la Passion, l'autre en l'honneur de la Croix (τῶ σωτηρίῳ σημείῳ), la troisième au lieu du Tombeau et de la Résurrection. L'existence de l'église intermédiaire s'expliquerait mal comme distincte de la première s'il n'y avait eu dès ce moment-là une relique à honorer spécialement. De fait, le texte d'Eusèbe trouve son explication dans la description que Silvia-Étheria, la célèbre pèlerine, fit des Lieux-Saints vers 393. D'après elle, les deux basiliques, le « Martyrium » et l'« Anastasis », consacrées à la Passion et à la Résurrection, étaient reliées par des portiques sur lesquels s'ouvrait l'oratoire de la Croix : « ad Crucem ». « L'église qui est sur le Golgotha », dit-elle, « est derrière la Croix post Crucem », et encore : « l'atrium, qui est entre la Croix et l'Anastasis... » Toutes ces expressions décrivent le lieu avec assez de précision pour éclairer le texte d'Eusèbe. Silvia-Étheria nous rapporte encore que la consécration de ces édifices se fit le jour anniversaire de l'Invention de la Croix (14 septembre), et elle parle du culte de la relique comme d'une chose bien établie de son temps à Jérusalem (2). Elle déclare aussi que ces basiliques ont été construites et ornées par Constantin « en présence de sa mère » Héléne. Le voyage de l'impératrice en Terre-Sainte se place immédiatement avant sa mort, qui survint peu après son retour à Rome en 326. A cette époque, les basiliques de Jérusalem, qui ont été consacrées le 14 septembre 335 (3), étaient en projet ou en construction. Il n'est donc pas impossible que sainte Héléne ait joué un rôle dans le recouvrement du bois sacré, si délicat qu'il soit de préciser ce rôle et les circonstances de ce recouvrement, dont le récit possédé par nous a un caractère nettement légendaire. L'essentiel de son contenu a pourtant été admis par des autorités telles que saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint Paulin de Nole, Sulpice-Sévère, Rulin. Quoi qu'il en soit, si l'invention de la Croix par l'impératrice a pu être mise en doute, son existence à Jérusalem vers le milieu du IV^e siècle est un fait accepté de tous. Saint Cyrille de Jérusalem en 347, c'est-à-dire une douzaine d'années seulement après la consécration des basiliques, atteste à la fois, d'une manière parfaitement claire, l'existence du culte de la Croix, sa découverte sous Constantin et la dispersion de ses parcelles. « Tout l'univers, dit-il, est rempli des fragments du bois de la Croix. » De fait, on a trouvé en Algérie, à Tixter, une inscription mentionnant, entre autres reliques, un fragment du

bois de la Croix : « de lignu Crucis » (*sic*). Ce texte épigraphique est de 359. En 403, saint Paulin de Nole envoyait une relique semblable à Sulpice-Sévère.

Il n'y a donc rien d'in vraisemblable à ce que la vieille impératrice, revenant de la Palestine où elle s'était occupée avec piété des Lieux-Saints, ait rapporté à Rome, avec d'autres reliques peut-être, un fragment de cette Croix dans la découverte de laquelle elle avait probablement joué un rôle. D'autre part, la tradition qui veut que le palais Sessorien ait été sa résidence à Rome est appuyée par le fait que deux inscriptions en son honneur, gravées de son vivant, ont été retrouvées précisément en ce lieu. Ce palais Sessorien était propriété impériale et le resta jusqu'au VI^e siècle. Héléne y déposa sa chère relique et mourut dans l'année même.

Ce fut en souvenir d'elle et en son nom que l'empereur fit transformer en basilique une partie du palais Sessorien, y plaçant la relique de la Croix, comme le dit le Liber Pontificalis qui donne jusqu'au poids des candélabres placés « ante lignum sanctum », à moins que la transformation n'ait été commencée par Héléne avant son voyage en Palestine. De cette époque (et nous arrivons enfin aux constatations d'ordre proprement archéologique) datent les murs extérieurs actuels de la basilique, avec l'abside, et celui de la chapelle, maintenant souterraine, dite de Sainte-Héléne. Dès la fondation de la basilique, il y avait donc deux salles distinctes comme aujourd'hui encore, l'une grande, avec abside, l'autre petite, située derrière, et qui était peut-être, dans le principe, l'oratoire privé d'Héléne. Cette singulière ordonnance, jointe à la tradition constante qui fait de la petite chapelle Sainte-Héléne le « sancta sanctorum » de notre basilique, nous amène à croire que la relique y fut déposée lors de la première disposition des lieux en église. Nous savons par ailleurs qu'au IV^e siècle la dévotion aux Lieux-Saints, manifestée par de nombreux pèlerinages, était fort en vogue à Rome. Entre l'Orient et l'Occident les rapports étaient constants. Du temps de saint Jérôme, beaucoup de chrétiens romains, surtout dans les classes élevées de la société, avaient fait le voyage de Jérusalem. C'est l'époque où tout l'Orient, y compris les solitaires des déserts, se mettait en marche vers la ville sainte lors des fêtes pascales ou lors de « l'exaltation » du 14 septembre. En 380, Marie l'Égyptienne, encore pécheresse, se joignit en amateur aux troupes des pèlerins, mais quand elle voulut pénétrer dans l'oratoire de la Croix, la grâce la foudroya, en sorte que, le jour même, elle s'en fut au désert pour l'étonnante pénitence que l'on sait. Les pèlerins de haut rang parvenaient quelquefois à emporter chez eux une miette du bois rédempteur. A l'adoration de la Croix, les diacres de Jérusalem surveillaient les dévots afin qu'à la faveur du baiser ils ne dérobaient point une parcelle de la relique entre leurs dents avides : ce détail est apporté par Silvia-Étheria. Il ne nous est pas indifférent, car nous concevons mieux, en reconstituant cette ambiance, les sentiments de ceux qui voulaient avoir Jérusalem à Rome, sentiments tout naturels chez l'impératrice Héléne par exemple. Comme aujourd'hui tant de monastères, de particuliers, et le souverain pontife lui-même ont dans leur jardin une reproduction de la grotte de Lourdes, ainsi on voulait avoir, au IV^e siècle, une imitation des sanctuaires de Terre Sainte. Un peu plus tard, nous trouverons l'attestation de l'existence à Sainte-Marie-Majeure d'une grotte ou *praesepe*, copie de celle qu'on vénérât à Bethléem comme le lieu de la naissance du Sauveur, Sainte-Marie-Majeure, dans la liturgie romaine, c'est Bethléem à Rome. La basilique Sessorienne, c'est Jérusalem. De fait, cette église, qui porte maintenant le nom de « Sainte-Croix-en-Jérusalem », s'appelait dans les premiers siècles de son existence « Jérusalem » tout court. Le synode de 501 tint ses séances in Hierusalem basilica Sessoriani palatii. Les textes liturgiques indiquent aussi la station du dimanche

(1) Saint-Paul, Sainte-Croix, Saint-Laurent, Sainte-Agnès, Saints-Pierre-et-Marcellin.

(2) Par contre, le « pèlerin de Bordeaux », qui visita Jérusalem en 333, ne parle pas de la relique de la Croix.

(3) Par les évêques qui venaient de déposer saint Athanase au concile de Tyr.

« Laetare » et celle du Vendredi-Saint « à Jérusalem ». Il semblerait même que la station du Vendredi-Saint à la basilique Sessorienne soit antérieure à l'introduction dans la liturgie romaine de l'adoration de la Croix (VII^e siècle), cérémonie d'abord propre à la ville sainte. Cette station traditionnelle est en tout cas une des plus touchantes de l'année liturgique à Rome.

L'imitation de Jérusalem dans le palais Sessorien fut-elle précise ou lointaine? L'oratoire, maintenant souterrain, toujours distinct de la basilique, où se trouvait la relique de la Croix, était-il un souvenir exact de l'oratoire *ad Crucem*, distinct de l'église du Golgotha? Sans doute serait-il bien téméraire de l'affirmer, mais on peut l'imaginer sans invraisemblance.

LA BASILIQUE;
LA CHAPELLE SAINTE-HÉLÈNE;
LES RELIQUES

Quant à la grande salle, elle existait certainement avant toute transformation en église; elle était quadrangulaire; on se borna, au IV^e siècle, comme le montre l'examen de la construction, à lui ajouter l'abside semi-circulaire et à murer les arcs du portique qui l'entourait. Ce procédé est celui qu'on employa, semble-t-il, à Sainte-Balbine. La basilique Sessorienne était ainsi constituée, sans nerfs multiples, sans colonnes, mais de belles proportions, et revêtue de marbre à l'intérieur.

Dans la suite des temps elle subit des transformations notables. Une des plus importantes fut celle que Lucius II, encore simple cardinal, exécuta au XII^e siècle. Il éleva le vaisseau unique au niveau du sol environnant (1) en le remblayant jusqu'à une certaine hauteur, et le sépara dans sa largeur en trois nefs, grâce à des colonnes antiques dont certaines sont encore visibles actuellement. Il recouvrit les murs de peintures dont quelques vestiges ont été retrouvés entre le toit et le plafond baroque, et fit le clocher roman qui subsiste encore. En accomplissant cette restauration, il laissa à l'ensemble d'étranges proportions qu'accuse la grandeur de l'abside. En outre, la chapelle Sainte-Hélène se trouva du coup située à un étage beaucoup plus bas que la basilique, et en fut probablement tout à fait séparée. Peut-être la tradition d'après laquelle le sol de cette chapelle est fait de terre sainte, rapportée du Calvaire, s'opposa-t-elle pour elle à un remblai. Peut-être aussi, à cette époque de vols de reliques, fut-on heureux d'isoler la Croix dans un lieu où l'on ne pouvait pénétrer que par le monastère voisin.

Ce propos nous amène à un mystère de l'histoire de cette basilique, concernant une seconde relique insigne : le titre de la Croix. Lucius II, au XII^e siècle, plaça dans une boîte de plomb, authentiquée par trois cachets à son sceau, une tablette couverte de caractères latins, grecs et hébraïques, que nous honorons encore aujourd'hui comme le titre de la Croix du Sauveur. Cette boîte placée derrière une dalle portant l'inscription *Titulus Crucis* fut dissimulée dans une cavité pratiquée au sommet de l'arc triomphal, et ornée de deux colonnettes médiévales. Puis le tout fut oublié; aucun document ne parle de la relique ainsi cachée au centre de l'église. Personne ne soupçonnait son existence lorsqu'en 1492 le cardinal Mendoza fit réparer la basilique. Il y avait bien là-haut une inscription, mais illisible; il fallut que les ouvriers eussent l'occasion d'enlever l'enduit qui recouvrait la cachette pour en extraire son précieux contenu. A quelle date cette relique, dont Silvia-Etheria nous révèle l'existence à Jérusalem lors de son voyage (393), fut-elle apportée ici? Doit-on admettre son

authenticité, à laquelle d'ailleurs aucun caractère intrinsèque ne s'oppose, bien que l'inscription, malheureusement partielle (la parole *Nazarenus* en latin et en grec est seule visible), ait été étudiée de près et discutée âprement?

Quoi qu'il en soit, l'« invention » du titre fut pour la basilique un renouveau de gloire. La restauration, achevée sous Alexandre VI, comportait un beau plafond doré, une fresque attribuée à Pintoricchio (1) dans l'abside, enfin deux escaliers habilement disposés et permettant de descendre de la basilique à la chapelle Sainte-Hélène. Cette dernière avait été ornée au V^e siècle par l'impératrice Galla Placidia d'une mosaïque probablement semblable aux merveilles de Ravenne. Au XV^e siècle, elle était peut-être en mauvais état, mais on y lisait encore l'inscription :

*« Reges terrae et omnes populi
Principes et omnes iudices terrae
Laudent nomen Domini
Sanctae ecclesiae Hierusalem Valentinianus
Placidia et Honoria Augusti votum solverunt. »*

La mosaïque fut remplacée par une autre, dessinée par Peruzzi, et qui conserva vraisemblablement quelque chose de la composition de l'ancienne. Enfin, au XVIII^e siècle, sous Benoît XIV, on eut la fâcheuse pensée de renouveler tout l'édifice dans le goût baroque ou plutôt rococo du moment. Le plafond Renaissance lui-même ne trouva pas grâce; on enferma dans des piliers les antiques colonnes, un ciborium agréable fut substitué à l'ancien, on s'ingénia à enlever de la basilique de la Croix tout ce qui pouvait sembler antique ou austère, et on l'agrémenta encore d'un portique et d'une façade qui seraient fort gracieux s'il s'agissait d'introduire le visiteur dans une salle de bal.

N'importe, qu'il entre en surmontant cette impression paradoxale, et que la déception causée par l'intérieur si mal aménagé, par l'emphase de la grande nef, par la froideur des bas-côtés décorés d'ennuyeuses peintures, n'arrête pas le pèlerin sans qu'il ait fait l'effort de retrouver Jérusalem à Rome. S'il est malchanceux et qu'une fête l'a attiré à Sainte-Croix, c'est à peine si les belles coules cisterciennes le consoleront de l'indiscrétion des musiciens à gages qui les auront rendus muettes, et qui l'assourdiront des plus discordantes clameurs. Paroisse populaire et peuleuse, la basilique ne sera pour le pèlerin que l'antichambre du sanctuaire souterrain et de la chapelle des reliques. Descendons; cherchons le vieux sol de la chapelle Sainte-Hélène; traditionnellement et liturgiquement, c'est la Terre-Sainte : *sancta Hierusalem*. La belle statue qui la domine nous rappelle invinciblement à Rome il est vrai, car c'est une Junon antique dont on a refait la tête, ainsi que les mains qui tiennent la Croix et présentent les clous du crucifiement. Ici l'on trouve le jeudi-saint l'émouvant « tombeau » où se garde jusqu'au lendemain le Memorial de la Rédemption (2). La chapelle grégorienne en face est habituellement celle du Saint-Sacrement; ce lieu est bon pour la prière.

Mais puisque, pour les soustraire à l'humidité de ce sous-sol, Pie V a fait remonter les précieuses reliques, remontons, nous aussi; suivons-les, non plus dans la chapelle de ce pape, mais dans l'autre, plus importante, qui vient d'être achevée. Avec les prières d'usage, un père cistercien nous fera vénérer ces reliques, et nous n'aurons plus le cœur d'en discuter l'authenticité, aussi « prouvée » d'ailleurs que possible, si l'on songe aux vingt siècles qui nous séparent des instants où elles furent peut-être un gibet et des instruments de supplice pour Celui dont la mort est le seul fait historique vérita-

(1) Par suite de la multiplicité des constructions successives sur un espace limité, le sol à Rome a toujours eu tendance à s'élever, comblé de débris d'architectures, en sorte qu'au moyen âge beaucoup d'églises, surtout dans le quartier du Coelius, se trouvaient enfouies au-dessous du niveau des rues. Pour le Latran le travail de surélévation dut se faire à bien des reprises diverses.

(1) Cette belle composition, gâtée par des repeints successifs, représente, en un fin paysage, les scènes de la légende du recouvrement de la Croix, que domine, dans un ciel bleu, un Christ bénissant entouré d'une couronne d'anges.

(2) A côté de l'entrée de la chapelle, on voit un socle de statue sur lequel on peut lire une des deux inscriptions.

blement important pour tous les hommes. Voici le grand morceau de ce Bois auquel la liturgie applique un culte d'adoration et d'où proviennent la plupart des fragments dispersés dans l'Occident, y compris celui de Saint-Pierre. Voici le titre, si curieux à étudier en détail. Voici le clou, les épines, — et ces phalanges sont nous dit-on, le doigt de saint Thomas, qu'il introduisit dans le côté du Sauveur pour s'assurer de ce qu'il n'avait pas cru... Ce doigt de la critique historique (qui devint ce jour-là une des bases de la foi, et pourtant, « bienheureux ceux qui n'ont pas vu ») n'est encore qu'une relique de saint. Et des reliques de saints, il y en a tant à Rome! Mais cette croix, ce titre, ces clous, qu'en 380 mentionnait déjà comme retrouvés en Terre-Sainte la chronique dite de saint Jérôme, et que des générations de fidèles ont vénérés avec larmes depuis lors, comment les pourrions-nous regarder sans émotion? Ici, à Rome, il y a eu tant de martyrs et tant de saints plus modernes, tant de sang répandu et tant d'héroïsmes, non sanglants mais déjà terribles à nos faiblesses, accomplis, que le pèlerin en éprouve parfois comme un effet de vertige. Cette folie de souffrance et de sang offusque, et, à certains moments, avouons-le, répugne, dans l'ambiance de mollesse et de luxe qui fut toujours celle de la capitale du monde et de l'Eglise. Il faut que la Croix du Maître explique celles des disciples. Il est nécessaire que Jérusalem éclaire et complète Rome. L'obsession du sang des martyrs, c'est ici qu'on en saisit le sens. La Folie divine d'amour a provoqué justement des folies semblables. Les saints ne se sont glorifiés que dans la Croix du Christ. *O Crux ave, spes unica*. Car comment l'homme pécheur s'offrirait-il à la mort si l'Esprit ne l'y poussait? Et comment l'y pousserait-il si l'holocauste ne Lui était pas acceptable? Et comment Lui serait-il acceptable s'il n'était pas déjà un sacrifice divin? Et comment le sacrifice de l'homme serait-il divin si l'unité du Christ et de ses membres n'était pas accomplie déjà, si, par cette Croix bénie, et dans l'Amour suprême, tout n'était pas consommé?

Allons donc à Jérusalem, dans la vieille basilique hélénienne, si sottement décorée, pour méditer sur le lien des deux villes saintes. Fermons nos yeux et nos oreilles, à moins que ce ne soit le Vendredi-Saint, où les clercs du séminaire français chantent si soigneusement l'admirable office présidé par le cardinal titulaire, et où tout revêt pour quelques heures un caractère de solennelle austérité. Longtemps nous retrouverons dans nos mémoires la mélodie naïve avec laquelle le cistercien annonçait à la loggia les reliques sous la bénédiction desquelles nous nous serons alors agenouillés (1).

NOËLE MAURICE-DENIS et ROBERT BOULET.

La Provence romaine

Nous entreprenons un voyage historique. Mais l'histoire n'est pas de la pédanterie. Qu'est-ce que la Provence romaine? Il y a la Provence, avec sa capitale royale à Aix. Nous interdrons-nous de regarder, par la portière du wagon, les monuments du Viennois, du Comtat Venaissin, du Gard, du Languedoc? Non! Nous ne sommes plus à l'école. Nous n'allons pas, le cœur gros de citations et de gloses, conquérir la peau d'âne dans une Faculté. Nous nous promenons dans le passé à la lumière du présent. Cette allure, c'est celle du sleeping, c'est celle du rapide : 100 à l'heure. A ce vertige, les pointilleries des pédantesses s'effacent.

De Lyon à Marseille, de Marseille à la frontière d'Italie, la

route est jalonnée par des bornes glorieuses. Les villes, les bourgs, et jusqu'aux plus infimes villages groupent leurs logis à l'ombre de ruines augustes. Nous sommes en Provence, c'est-à-dire la province latine. C'est quelque chose pour Rome, en ces jours-là — comme aujourd'hui, l'Algérie pour la France. Et passer les Alpes, alors hérissées de neiges et de divinités infernales, était beaucoup plus périlleux que de traverser la Méditerranée. De la Ville des villes, on expédiait chez nous les denrées romaines, les édits, les prospectus de publicité — car il y avait déjà des affaires et des scandales — et aussi les petits cancre, les fils de fonctionnaires, dont on ne savait que faire. L'or gaulois leur réussissait. Ils s'assagissaient ou, du moins, l'espace amortissait leur sottise ou leur bêtise.

Nous descendons le Rhône, le plus impétueux de nos fleuves. Dans son courant scabreux, il nous entraîne vers la Méditerranée, la mer latine, par où abordèrent chez nous les légendes et l'Evangile, les Saintes-Maries et la bohémienne Sara, qui suivait, sur l'esquif de son tablier, la barque sans cordages où priaient celles qui avaient embaumé le corps du Christ.

Pour ceux qui viennent de Paris, au petit jour, c'est une révélation. C'est une transformation. A travers la vitre de la portière ruisselante des larmes de l'aurore, une terre apparaît, plus colorée, mieux ondulée, dont les vocables sont sonores comme des odes. Aux flancs des coteaux, ces cités aux noms romains se suspendent comme des médailles. Les villes ont la quadrature des théorèmes géométriques. La moindre bâtisse est architecturale. Nous sommes au royaume de la voûte : voûte des églises qui furent des basiliques, voûtes des arcs de triomphe, voûtes des aqueducs, voûtes des égouts, voûtes des cryptes. Vous n'avez d'égaux, en solidité, que les voûtes du Droit écrit venues de Rome par cette route, voûtes du code, voûtes sur lesquelles est affermie la Justice.

Le regrettable Camille Jullian et son école ont essayé de diminuer le prestige romain. A les en croire, avant la domination de la Cité aux sept collines, une autre civilisation plus fine, moins arrogante, animait la province romanisée. Il est possible! Et ce sont là de ces batailles d'archéologues, qui ont pour la vie d'une nation autant de pathétique que les manilles crasseuses dans un petit café provincial. Procédons par analogies. La civilisation de l'Algérie s'arrêta-t-elle le jour où la France a substitué, à l'arbitraire cruel des Barbaresques, la raison occidentale? Et ne poursuivons-nous pas nous-mêmes, dans cette France prolongée, la tâche des Romains? Respecter, soutenir ce qui croulait, minarets, marabouts, les traditions artistiques, littéraires et philosophiques de l'Islam... Mais, à côté du Croissant, dresser la Croix!

En Algérie comme en France, les fils de la Louve, féroces dans la guerre mais équitables dans la paix, prodiguèrent non seulement les temples, les basiliques, les thermes, mais encore l'esprit, les cultures et les verdure. L'éloge leur vient des ruines. Dès que la main de Rome fléchit, le souffle du Nord paralyse l'animatrice du monde antique; quand les barbares jettent bas l'autel de la Paix, le sable envahit les vergers africains, submerge les forums et les amphithéâtres. Là où riait le pampre s'étirent la couleuvre et la vipère. Les thermes où toute une ville, hommes et femmes, adolescents et vieillards, se lubrifiaient dans la mélodie d'une source captivée dans les montagnes, s'ensavent et se transforment en tourbières; les arcs se rompent; l'aqueduc est la proie de ceux qu'il désaltérait. Le règne de l'hygiène est fini. Commence, pour des millénaires, celui de la sueur, de la laideur et de la puanteur. Rome est vaincue, et avec elle, la loi, le bain, le sport, la santé. C'est le temps de la lèpre, des maladreries, du mal des ardents. Les sources sont empoisonnées. Des épidémies morales, des hérésies encore plus cruelles et bizarres que les écrouelles corporelles feront transir les peuples, privés d'eau et de lois écrites.

C'est un magnifique album historique que le voyageur va non-

(1) Pages extraites d'un *Guide de la Rome chrétienne* qui paraîtra chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris, sous le titre : *Romé ou le Pèlerin moderne à Rome*.

chalamment feuilleter de la portière du rapide. De son haleine coléreuse, le Rhône tournera les feuillets imagés.

* * *

Orange! quel joli nom! Orange! quand je regagne, en été, ma maison d'Uzès, ce cri de fruit jeté dans mon demi-sommeil me fait penser au berger Pâris et aux trois déesses. Orange! Ce sont les murs safranés, le Théâtre, l'Arc de Triomphe. Cette ville, qui a servi de berceau à la dynastie de Hollande, est faite des débris de l'amphithéâtre et de l'Arc de Triomphe. Avec la pelure de l'Orange romaine nous avons garni un surtout d'églises, de couvents, d'hôtels sonores et pompeux. Je me donnerai bien garde de nasiller ici le Joanne et le Baedeker. Ouvrez un de ces petits livres expédients. Ils vous diront qu'il n'est pas d'arc plus pompeux et plus massif, plus historié et plus énigmatique. Les sculpteurs — c'étaient peut-être des sculpteurs gaulois du pays — ont chargé ses quatre portiques d'une profusion de trophées, de hauts-reliefs, de bas-reliefs que commémorent toutes ces images officielles. Une bataille terrestre, navale? Ici, ce sont des Gaulois, reconnaissables à leurs boucliers d'osier octogonal, à leurs casques surmontés de cornes de bélier, à leurs enseignes qui érigent le sanglier. Là, ce sont des proues, des galères, des éperons de bronze. Pas une seule inscription! Pas un aigle! A la gloire de qui, cet arc? Quels sont les vainqueurs? Quels sont les vaincus? Les antiquaires disputent. Et, chaque jour, s'épanouit une nouvelle hypothèse. Récitons, comme une litanie ironique, les plus rationnelles, les mieux fondées : Marius, Domitius Ahenobarbus, César, Auguste, Tibère, Hadrien, Marc-Aurèle et Septime-Sévère ont eu chacun les honneurs de l'arc triomphal. En dernière heure, comme on dit aujourd'hui dans les gazettes, l'arc ne serait plus triomphal, mais municipal. Il aurait été dressé, lors de la fondation de la ville, sur le circuit tracé à l'aide d'une charrue sacrée. Il résumerait l'histoire officielle des batailles remportées sur terre et sur mer, dont nous ne savons plus aujourd'hui ni les vainqueurs ni les vaincus. Grande leçon!

C'est la prodigieuse infortune de ces monuments colossaux, bâtis pour l'éternité : ils demeurent comme des témoignages, comme des bornes du temps, dans le flot du temps. Et les générations qui passent oublient à tout jamais par qui et pourquoi ils furent érigés. L'hypothèse disjoint ces blocs de marbre comme un lierre vil et innombrable. Et l'oiseau, et l'abeille y suspendent leur nid et leur essaim légendaire.

Si la partie de fondation est obscure, la partie de destruction est certaine. Au Moyen âge l'arc devient une citadelle. On l'accable de bastillons. La paix romaine est abolie. C'est la guerre de province à province, de cité à cité. Il y a des tóurs sur les théâtres et les amphithéâtres. Les thermes nîmois, où, sous les portiques ombreux, dans une eau vitreuse, s'égayaient les corps mordorés, ne sont plus qu'un cloaque, et les lèvres de la source divinisée portent — ô sacrilège! — la muselière d'un clapet de moulin.

Du Théâtre d'Orange il ne reste qu'un mur, mais si romain, si cornélien — qu'on me pardonne! — qu'il bouche l'horizon. De la portière de son wagon le voyageur aperçoit, au sud et un peu à l'est, cet amas prodigieux de pierres soudées par le feu du soleil et des incendies, qui a les proportions colossales d'un ouvrage égyptien et la joliesse chatoyante d'un bracelet. Qui l'érigea? Est-il frère de l'Arc? Ici encore les archéologues se livrent à de burlesques batailles comme dans le Lutrin. Ils assèment sur leurs crânes déflouris les bouquins les plus poudreux. Les uns disent : « Le Théâtre d'Orange est de la meilleure époque de l'art romain. Il a été exécuté sans interruption, sauf pour la toiture, ajoutée plus tard, sous le règne des Antonins. » Les autres répliquent avec dédain : « En admirant l'ordonnance du Théâtre, ses

proportions, ses détails, on est choqué par les fautes, les irrégularités. Tout, dans cette construction, annonce la décadence de l'art. »

Vive la décadence, qui échauffe au soleil, durant deux mille ans et plus, ces pierres absurdes! On ne peut que souhaiter à nos architectes contemporains une pareille aberration. L'impression d'Orange est une des plus fortes qu'un homme de bonne culture puisse ressentir sur le chemin de l'Histoire. Elle donne la mesure de la colonisation romaine. Voilà ce qu'ont fait les vainqueurs pour les vaincus! Ils ont prolongé Rome. Et Rome, malgré les révolutions, demeure éternellement régnante, là où ses fonctionnaires, il y a deux mille ans, la représentèrent. Ce n'est, après tout, qu'un mur dénudé. Il porte encore le hâle d'un incendie. Ici, les imaginations s'empourpent. Quelles pièces jouait-on devant ce mur doré, incrusté alors des marbres les plus rares d'Afrique, d'Italie, de France? Trois galeries, avec des colonnades. Devant la scène, un portique. De chaque côté, la pyramide des décors tournant sur des pivots, et l'alternance des hauts-reliefs et des mosaïques. Tout en haut, les cintres de bois sur lesquels se crispent, comme des singes et comme des mousses, les machinistes qui gréent la mâturation des décors. Et dans le souffle du mistral, au-dessus des chœurs de Sophocle ou de Sénèque, les claquements des banderoles multicolores. En bas, sur les douves rebondissantes de la scène, les danseurs et les danseuses qui obéissent au double rythme du bâton du chorège et du fouet. Par la trappe, surgissent les monstres, les dieux infernaux. Tout un peuple bée à ces cinémas mythologiques et patriotiques dévoués à la grandeur de la Louve.

De ces fastes, il reste un mur, qui a perdu sa cuirasse d'onyx, de marbre et de statues. On a retrouvé, très loin dans la campagne, une jambe de marbre; dans un faubourg, un bassin féminin; au Théâtre même, la tête de Vénus. Dans quelle nuit d'orgie le Théâtre a-t-il été saccagé; et la mère des dieux mise en morceaux? Quelle flamme dans le ciel, et quelle barbarie! Depuis, ce n'est plus que le mur des Pleurs où viendront gémir tous les humanistes. Aucun poète, aucun acteur ne peut animer ces pierres. C'est en vain qu'on récite sur cette digue les plus belles tirades de notre théâtre classique et des niaiseries universitaires. Les spirales de fumée, qui étirent sur l'échine dorée du monument leurs volutes énigmatiques, en disent plus que tous les alexandrins.

Ce sont les barbares, les gens du Nord, qui ont joué la suprême tragédie du Théâtre d'Orange. Du coup, l'Arc devient une forteresse; l'amphithéâtre, un château fort. Tout est bouleversé en Provence : les vergers, où les vainqueurs ont prodigué le pêcher aux fleurs maléfiques, le cerisier qui suspend dans une perle coralline l'acidité du matin, la vigne au cep nouveau, et l'olivier qui fait alterner sur les coteaux son ombre argentée avec celle, dure et bleuissante comme l'acier, du laurier noir.

C'est la fin des âges soumis à l'ordre, à la règle, à la Loi; s'ouvre l'ère des brutalités. L'antique aqueduc, qui portait sur ses épaules, tiédies par le soleil et fleuries de jubarbe, le Pont du Gard, va s'encroûter comme une écrouelle. L'eau rustique captée dans son ingénuité de mousse et de libellule au vallon de l'Eure, s'évadera, libertine, de ces catacombes où les ingénieurs de Rome l'avaient cloîtrée pour en conserver la pureté. Tant qu'il y eut le « cursor aquarum », le maître des eaux, elles cheminèrent bienfaisantes et fraîches. Mais quand faiblit la puissance romaine, quand des brutes, venues on ne sait d'où, tirèrent la barbe aux quirites, calcinèrent le marbre des Olympiens pour en faire de la chaux, donnèrent pour écuries à leurs chevaux les basiliques, chacun prit ce qu'il put de la chose commune. Et ce fut l'anarchie! Des lois draconiennes protégeaient le patrimoine de tous. Sur le passage de l'aqueduc, souterrain ou aérien, on ne pouvait, à longue distance, ni planter un arbre, ni pratiquer une saignée. Mais Rome est vaincue. Et

le paysan sordide, pour arroser ses poireaux et ses salades, obstrue le radier et assoiffe une cité.

Ce n'est pas pour longtemps. Car, un peu plus haut, un autre barbare capte — pour combien de temps? — la sève. Et quand l'eau ne coule plus dans les veines de marbre, on s'en prend au marbre et à la pierre. Les églises, les monastères et la plupart des logis de ces vallées romaines ont été bâtis avec des théâtres, des amphithéâtres et des aqueducs.

Ces ruines, éternellement juvéniles, ne sont pas seulement des tableaux pittoresques, mais des leçons. Aux peuples soumis à l'ordre, à la loi écrite, Rome avait donné l'hygiène physique et morale, les thermes, les basiliques, les théâtres, les amphithéâtres. La majesté de cette géniale organisatrice était descendue jusque dans les égouts.

Du Nord, comme un torrent, dévala la barbarie. Et les amphithéâtres, les théâtres, les basiliques, les arcs de triomphe devinrent des citadelles. Tout fut ravagé par les illettrés, et jusqu'au monde

des tombeaux. Leur rage n'hésita pas même dans le champ de la déesse silencieuse.

A vrai dire, de tant d'impiétés naquit une piété. A Rome, les nymphes païennes continuent à enchanter la nuit de leur fraîcheur et de leurs sanglots. Mais elles portent, ces nymphes captées sous les Olympiens, des tiaras et des armoiries chrétiennes. Elles éplorent un latin de jubilé. Les Champs-Élyséens d'Arles, la petite Rome gauloise, sont devenus des champs chrétiens. Les sarcophages au double visage contiennent les eaux de la grâce. Une nouvelle mythologie palpite dans le mistral, celle de Mistral, de Mireille et des Saintes-Maries.

O Méditerranée, de ton écume, était née Vénus; sur tes eaux troublées abordèrent, à Marseille, la ville des galéjades, la nouvelle Loi!

Sur les routes romaines galopa jusqu'à Lutèce, en passant par Lyon, la ville d'Irénée, le consul Jésus.

JEAN-JACQUES BROUSSON.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La Voix de nos Evêques

Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Coppieters

Chaque Lettre pastorale reflète bien la personnalité de son auguste signataire. La Lettre de l'évêque de Gand, par la sobriété et la fermeté du langage, par sa paternelle simplicité et son *imperatoria brevisitas*, évoque justement la rondeur apostolique de Mgr Honoré Coppieters. Avec l'accent du Pasteur faisant son prône à ses ouailles, il commence par rappeler à ses diocésains le devoir toujours nécessaire de la prière et de la pénitence, mais particulièrement pressant en cette période du Carême qui est la grande Retraite des chrétiens annuellement prescrite par la sainte Eglise. Prière et Pénitence, pièces capitales de l'armure du chrétien militant sous les enseignes du Christ pour la conquête du Ciel.

Après ce prélude dicté par l'opportunité liturgique, l'Evêque aborde le sujet propre de son exhortation : *l'Eglise et le Pape*. Essentiellement pratique, visant surtout à être compris de la masse des fidèles de son diocèse dont il ne paraît pas surfaire les capacités théologiques, il expose d'abord lumineusement et solidement l'organisation de l'Eglise et sa première expansion.

Prenant soin d'épauler chaque membre de son exposé sur un texte des Evangiles, il établit la thèse classique dans son immuable vérité. Le Christ ne s'est pas borné à prêcher, à enseigner la religion révélée, il a institué une société religieuse, il a fondé son Eglise hiérarchiquement organisée. Le fondement de sa cité spirituelle, ce sont les Douze, Pierre en tête. Il les a choisis, leur a confié la mission et imposé la tâche de le continuer, de le perpétuer. Il les a, pour cela, investis d'un triple pouvoir; pouvoir de juridiction ou de gouvernement, pouvoir doctrinal ou magistère, pouvoir pastoral ou ministère, pouvoir de baptiser, d'administrer les sacrement de Pénitence, d'Eucharistie, etc.

Il est clair que venu pour sauver l'humanité, le Christ a entendu que la triple puissance juridictionnelle, doctrinale, pastorale fût transmise par les Apôtres à leurs successeurs, indéfectiblement jusqu'à la fin du monde.

Après cela, dans un raccourci d'histoire qui ne manque pas de relief, l'Evêque de Gand montre la miraculeuse vitalité avec laquelle s'est déployée l'Eglise, depuis la Pentecôte, où d'emblée l'ancien pêcheur de Galilée, devenu pêcheur d'âmes, ramassa trois mille hommes, accourus de partout, dans les filets de sa parole inspirée, jusqu'à l'apparition de Paul à l'Aréopage dans Athènes, cité de la sagesse, jusqu'à la prise de possession de Rome, la cité des Césars, par le prince des Apôtres. Et voilà que les flammes du Cénacle se propagent avec la rapidité de l'incendie. Sur tous les points importants de l'Empire romain surgissent des communautés chrétiennes qui se rattachent aux Eglises apostoliques primitives. « Les derniers contemporains du Christ n'étaient pas morts, note Mgr Coppieters, quand un successeur de saint Pierre, saint Clément de Rome (l'an 89? à 97?), écrivit à une communauté chrétienne en révolte ouverte contre ses chefs (l'Eglise de Corinthe) ces paroles remarquables qui résument si bien les titres de l'Eglise et exposent si nettement son caractère social et l'autorité légitime de ses chefs :

« Les Apôtres nous ont prêché l'Evangile au nom du Seigneur Jésus-Christ. Jésus-Christ a été envoyé par Dieu. *Le Christ vient donc de Dieu et les Apôtres du Christ : ces deux missions découlent harmonieusement de la volonté de Dieu.* Ayant donc reçu les instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et pleinement convaincus par sa résurrection, les Apôtres, affermis par la parole de Dieu, allèrent, avec l'assurance du Saint-Esprit, annoncer l'avènement du royaume de Dieu. Prêchant donc à travers campagnes et villes, ils établirent... des convertis de la première heure comme évêques... des futurs croyants. »

Je ne m'excuse pas trop auprès de mes lecteurs de la longueur de cette citation. Quel puissant témoignage rend à notre foi, tant au point de vue dogmatique proprement dit qu'au point de vue disciplinaire, cet éloquent extrait de la vénérable épître du deuxième successeur de saint Pierre, intervenant avec toute son autorité dans le conflit de Corinthe! On sait que cette épître, écrite au sortir d'une grande persécution, est d'une authenticité universellement reconnue, elle respire le parfum de la foi héroïque des premiers âges, on la date de 96; elle contient en quelques belles formules toute une apologétique. Elle n'inculque pas seulement

l'obéissance, au nom de Dieu lui-même, à l'autorité hiérarchique, elle atteste que dès la fin du I^{er} siècle, cinquante ans à peine après sa fondation, l'Eglise de Rome avait déjà pleinement conscience de sa supériorité exceptionnelle sur les autres Eglises, qui, à en juger par l'accueil parfait des Corinthiens aux exhortations du pape de Rome, la reconnaissaient sans conteste. A Corinthe, la lettre de Clément de Rome passa au rang des Ecritures; on la lisait encore, soixante-dix ans après, dans l'assemblée des fidèles. Déjà alors on aurait pu dire le mot de saint Augustin : *Roma locuta, causa finita est*. Rome a parlé, l'affaire est réglée.

Il est, par ailleurs, intéressant, comme le fait la Pastorale gantoise, de mettre en regard la doctrine de saint Clément de Rome avec celle de saint Paul écrivant ainsi à la communauté d'Ephèse : « Vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire. C'est en lui que tout l'édifice s'élève pour former un temple saint dans le Seigneur. »

Ne pouvant, dans les étroites limites que l'Evêque s'assigne, trouver place même pour une simple esquisse de la diffusion de l'Eglise à travers les siècles, Mgr Coppieters a jugé expédient d'embrasser ce vaste ensemble dans la célèbre définition du Concile du Vatican, à la rédaction de laquelle collabora le cardinal Dechamps : « A cause de son admirable propagation, de sa sainteté éminente et de son inépuisable fécondité en toute sorte de biens, à cause de son unité catholique et de son invincible stabilité, l'Eglise est par elle-même un grand et perpétuel motif de crédibilité, en même temps qu'un témoignage irréprochable de sa mission divine. »

Il va de soi que l'Evêque déduit de ces considérations générales la leçon de la soumission, du dévouement, de l'amour envers cette Eglise « qui est votre mère et le restera par la grâce de Dieu ».

* * *

La seconde partie de la Pastorale est consacrée à la Papauté. Le Christ a voulu que son Eglise revêtît la forme monarchique. Il a placé à sa tête un chef investi du pouvoir suprême sur tous les membres de la communauté. Il a choisi Simon, fils de Jonas, Pierre, le rocher sur lequel il a bâti l'Eglise. L'Evêque rappelle la scène immortelle de Césarée où, en réponse à son éclatante profession de foi : « Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant », le Christ lui répliqua : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre toi et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

Qui détient les clefs, commente l'Evêque, est le maître de la maison. Le fondement c'est le principe de la solidité et de l'unité. « Heureux Pierre, dit saint Hilaire, le célèbre évêque de Poitiers du IV^e siècle, par le nouveau nom que vous avez reçu, il appert que vous êtes le fondement de l'Eglise. »

Promesse de la primauté universelle faite à Césarée, tenue sur les bords du lac de Tibériade, après sa résurrection, par Notre-Seigneur.

Donc, les textes évangéliques le crient : à Pierre, le pouvoir suprême des clefs, la fonction de fondement, le pastorat universel. Paix mes agneaux. Paix mes brebis; à Pierre, la primauté absolue d'honneur et de juridiction. « Si, dit vigoureusement l'Evêque, si les paroles du Christ à Pierre signifient quelque chose, elles indiquent la primauté, la primauté de juridiction et la primauté du magistère. Et puisque l'Eglise est indéfectible, ce magistère doit nécessairement être infaillible. »

Ces souveraines affirmations sont tout de suite vérifiées et corroborées par les faits. Dès le début, au jour de la Pentecôte,

Pierre parle au nom du Collège apostolique. Il reçoit au baptême le premier païen converti, le centurion romain Corneille. Or, Pierre — fait historique solidement établi et communément reçu — a fixé son siège épiscopal à Rome, et partant, puisque passent les hommes et demeure impérissable l'Eglise, Pierre attacha pour toujours la primauté sur l'Eglise au siège de Rome. Ses légitimes successeurs, héritiers de sa primauté, sont donc les évêques de Rome.

Et l'Evêque ne peut mieux traduire son enthousiasme qu'en répétant ce chant dont retentit l'Eglise entière, en la fête des saints apôtres Pierre et Paul : « *O Roma felix!* Heureuse Rome, consacrée par le glorieux martyr des deux Apôtres, empourprée de leur sang, ta beauté surpasse celle de toutes les villes du monde! »

« C'est vers Rome, poursuit Mgr Coppieters, qu'évêques et prêtres et le peuple chrétien tout entier, dans le cours des siècles, dirigent leurs regards. C'est à Rome qu'ils cherchent la solution de leurs difficultés, la lumière dans les controverses, les décisions souveraines en matière de foi et de mœurs. »

Et d'alléguer deux autorités de tout premier plan : saint Paul lui-même qui, malgré ses révélations personnelles, a senti le besoin de voir et de consulter le chef des Apôtres *videre Petrum*. Païs, l'illustre saint Irénée (130?-202), évêque de Lyon, disciple de Polycarpe de Smyrne qui avait connu saint Jean, Irénée, dans son célèbre ouvrage *Contre les hérésies*, impérissable monument, a posé la règle de foi la plus nette et la plus ferme; l'Evêque en cite ce passage : « C'est avec l'Eglise de Rome, à cause de sa principauté supérieure, que toute autre Eglise doit s'accorder, parce que dans l'Eglise de Rome la tradition apostolique a toujours été conservée. » « Et, ajoute, l'Evêque, toute l'argumentation qui suit revient à dire que dans toutes les controverses religieuses il est inutile de rechercher les doctrines de toutes les Eglises éparses, qu'il suffit au contraire de rechercher et de tenir la doctrine admise dans l'Eglise de Rome. »

Dans un nouveau raccourci historique, l'évêque de Gand montre comment le rayonnement de la Papauté en influence et prestige n'a cessé de s'étendre et de se développer, depuis les papes des Catacombes, martyrs semeurs de la foi, les papes civilisateurs du monde barbare, pères des nations modernes jusqu'aux papes des derniers siècles, intrépides pilotes de la barque de Pierre qu'ils ont menée à travers tous les écueils. Il rappelle que le Concile du Vatican, en 1870, a couronné en quelque sorte la Papauté en définissant le dogme de l'infaillibilité du Pape jugeant dans la plénitude de son autorité, en matière de foi et de mœurs.

Et de conclure aux sentiments de filiale soumission et de filial amour envers le Père commun des fidèles, le Vicaire de Jésus-Christ sur terre, envers le Pape glorieusement régnant « Pie XI, le Pape des grandes Encycliques, le Pape de l'Action catholique, le Pape des missions, le Pape dont la glorieuse devise est : La Paix du Christ dans le royaume du Christ ».

Pour s'adresser directement aux fidèles du diocèse de Gand, je n'hésite pas à reproduire ici la dernière page de cette Pastorale, à cause de l'intérêt d'histoire qu'elle présente :

« Nos pères ont été toujours animés d'un grand amour pour la Papauté et en ont toujours reconnu avec gratitude les grands bienfaits. Aux temps si tristes du Schisme d'Occident ils restèrent fidèles au Pape de Rome, et, depuis lors, chez nous, ces deux mots sont devenus inséparables. Plus tard, quand Napoléon, arrivé au faite de sa puissance et se croyant tout permis, fit jeter en prison notre évêque légitime et désigna de sa propre autorité un administrateur du diocèse, nos jeunes séminaristes n'eurent que ce mot pour réponse : « Plutôt soldats que schismatiques. » Et ils allèrent souffrir ou mourir dans la forteresse de Wesel. Enfin, il y a trois

quarts de siècle, quand l'immortel Pie IX se vit dépouiller injustement des Etats de l'Eglise, un de nos prédécesseurs, Mgr Delebecque, fonda l'œuvre du *Denier de Saint-Pierre*, que nos pères alimentèrent si généreusement de leurs aumônes.

« C'est en effet au diocèse de Gand que revient l'honneur » d'avoir le premier établi, comme une institution permanente et » munie de statuts approuvés, l'œuvre du *Denier de Saint-Pierre*. » Des notabilités catholiques de Gand, qui s'étaient constituées » en comité, lancèrent le 30 novembre 1859, à travers tout le dio- » cèse, une circulaire invitant tous les catholiques à l'érection » de l'œuvre du *Denier de Saint-Pierre*. Et dans le rapport lu à la » réunion du 14 mars de l'année suivante, on pouvait affirmer que » l'œuvre était florissante dans toutes les paroisses du » diocèse. »

» Grâce à Dieu, l'œuvre existe encore dans toutes les paroisses et y est restée florissante.

» Ce jubilé de soixante-quinze ans de dévouement filial à l'Eglise et au Pape ne peut passer inaperçu. Il convient de commémorer cette belle œuvre et d'en fêter le jubilé. Nous sommes heureux de vous annoncer que ces fêtes jubilaires auront lieu au cours de l'été sous la forme d'une journée du Pape. Notre belle jeunesse catholique y sera à l'honneur.

» Très Chers Frères, Nous terminons cette lettre en vous rappelant la devise de vos pères, qui doit être aussi la vôtre : Fidélité à l'Eglise; fidélité au Pape. »

Nous nous associerons tous de cœur à la célébration des noces de diamant du *Denier de Saint-Pierre*, faisant nôtre avec joie la devise des vieux Gantois.

J. SCHYRGENS.

OSTENDE - DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin » vous émerveillera.



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

Exposition de Bruxelles 1935
Collectivité des JOAILLIERS
et ORFÈVRES
Pavillon de l'Élégance (Parure)

Galerias BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendue les moins chère de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

•••

Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

◆ ◆ ◆

Fabrique et Bureaux :

RUE MERTENS, 44

Téléphone 502.17

BORGERHOUT

Dépôt :

MARCHÉ ST-JACQUES, 94

Téléphone 818.64

ANVERS

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. **THÉÂTRE PATRIA**
740 places assises
Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.
2. **Salle des CONFÉRENCES**
225 fauteuils
Estrade et installation pour projections lumineuses.
3. **Vaste HALL avec buffet**
400 mètres carrés.
Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).
4. **Locaux spacieux et confortables**
Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

KREDIETBANK

VOOR HANDEL EN NIJVERHEID

Société Anonyme

Capital et Réserves : 200,000,000 de francs

SIÈGES :

BRUXELLES : 5, rue d'Arenberg

14, rue du Congrès

ANVERS: «Torenggebouw», Marché-aux-Souliers - GAND: 20, Place Saint-Bavon

COURTRAI : 21, rue de la Lys - LOUVAIN : 9, rue de la Monnaie

RENAIX : 2, rue du Tremble

Agences et bureaux auxiliaires dans toutes les villes et communes importantes



Comptes à vue et à terme - Comptes de quinzaine à taux variable

Bons de caisse à 6 mois et 1 an : Intérêt payable anticipativement

Toutes opérations de banque, de bourse et de change aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS